

Ronsard lyrique & amoureux

Orné d'images du temps

Paris, à la Sirène

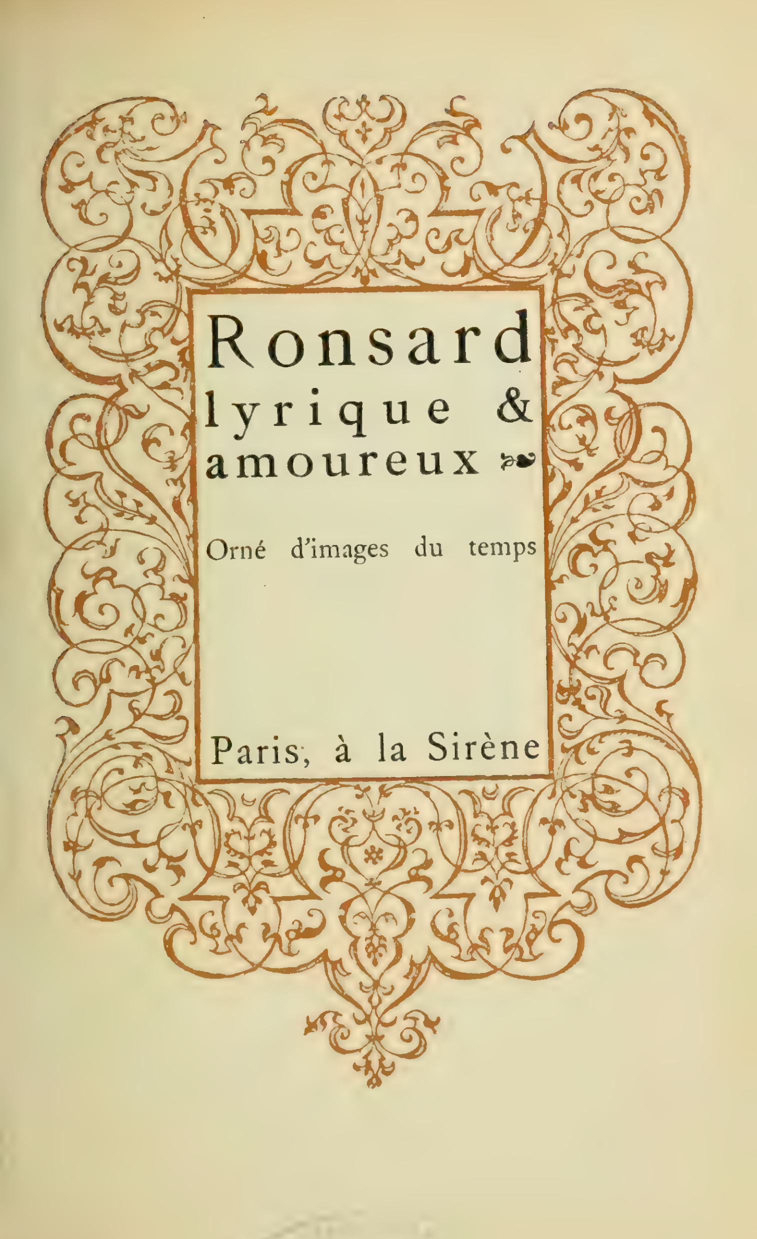

Universitas

Ronsard
lyrique et
amoureux

A N. 27.



Tel fut Ronsard, autheur de cest ouvrage
Tel fut son œil, sa bouche et son visage,
Portrait au vif de deux crayons divers :
Icy le Corps, et l'Esprit en ses vers.

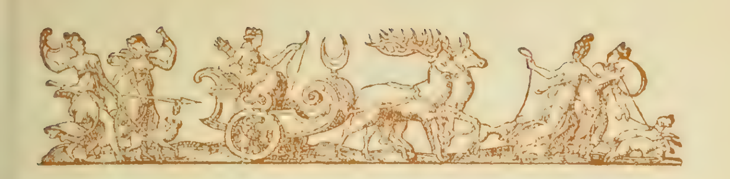


Ronsard lyrique & amoureux

Orné d'images du temps

Paris, à la Sirène





L'an mil cinq cens avec quarante et six,
En ses cheveux une dame cruelle,
Autant cruelle en mon endroit que belle,
Lia mon cœur, de ses cheveux surpris.

Lors je pensoy, comme sot mal appris,
Nay pour souffrir une peine eternelle,
Que les crespons de leur blonde cautelle
Deux ou trois jours sans plus me tiendroient pris.

L'an est passé, et l'autre commence ores,
Où je me voy plus que devant encores
Pris dans leurs reths : et quand par fois la mort

Veut deslacer le lien de ma peine,
Amour tousjours pour l'estreindre plus fort,
Flatte mon cœur d'une esperance vaine.





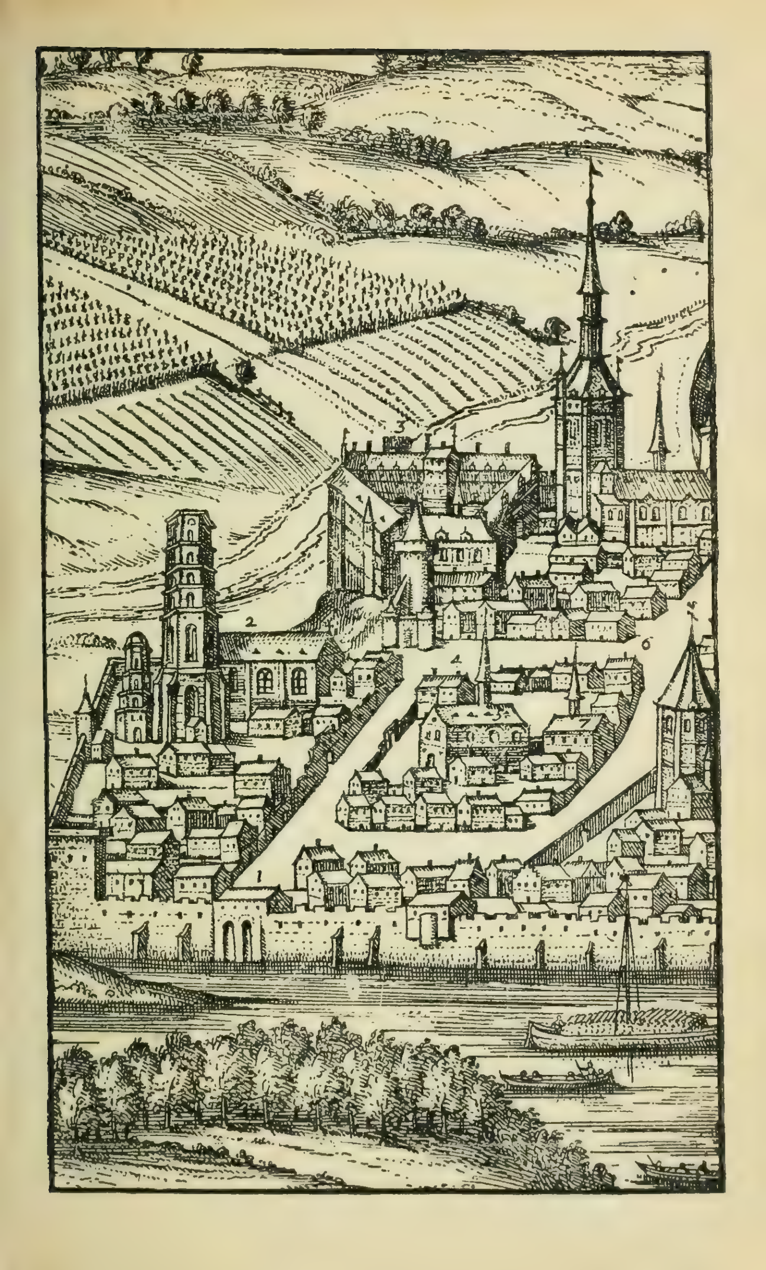
VILLE de Blois, naissance de ma dame,
Sejour des Roys et de ma volonté,
Où jeune d'ans d'Amour je fus donté
Par un œil brun qui m'outre-perça l'ame :

Chez toy je pris ceste premiere flame,
Chez toy je vy ceste unique beauté,
Chez toy je vy la douce cruauté,
Dont le beau trait la franchise m'entame.

Habite Amour en ta ville à jamais,
Et son carquois, ses lampes, et ses trais
Pendent en toy, le temple de sa gloire :

Puisse tousjours tes murailles couver
Dessous son aile, et nud tousjours laver
Son chef crespu dans les flots de ton Loire.




2
4
6
7
1





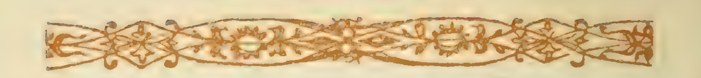
DANS les regards de sa jumelle flame
Je vis Amour, qui son arc desbandoit,
Et sus mon cœur le brandon espandoit,
Qui des plus froids les moüelles enflame :

Puis çà puis là pres les yeux de ma Dame
Entre cent fleurs un ret d'or me tendoit,
Qui tout doré blondement descendoit
A flots crespuz pour enlasser mon ame.

Qu'eussay-je fait ? L'Archer estoit si doux,
Si doux son feu, si doux l'or de ses nouds,
Qu'en leurs filets encore je m'oublie :

Mais cest oubly ne me travaille point,
Tant doucement le doux Archer me poingt,
Le feu me brusle, et l'or crespe me lie.





HEUREUSE fut l'estoile fortunée,
Qui d'un bon œil ma maistresse apperceut :
Heureux le Bers, et la main qui la sceut
Emmailloter, le jour qu'elle fut née.

Heureuse fut la mammelle ordonnée,
De qui le laict premier elle receut :
Et bien-heureux le ventre qui conceut
Telle beauté de tant de dons ornée.

Heureux parens qui eustes cet honneur
De la voir naistre un astre de bon-heur !
Heureux les murs, naissance de la belle !

Heureux le fils dont grosse elle sera,
Mais plus heureux celuy qui la fera
Et femme et mere, en lieu d'une pucelle.





Ces deux yeux bruns, deux flambeaux de ma vie,
Dessus les miens respandant leur clarté,
Ont esclavé ma jeune liberté,
Pour la damner en prison asservie.

Par ces yeux bruns ma raison fut ravie,
Et quelque part qu'Amour m'ait arresté,
Je ne sceu voir ailleurs autre beauté,
Tant ils sont seuls mon bien et mon envie.

D'autre esperon mon maistre ne me point,
Autres pensers en moy ne logent point,
D'un autre feu ma Muse ne s'enflame :

Ma main ne sçait cultiver autre nom,
Et mon papier ne s'esmaille, sinon
De leurs beautez que je sens dedans l'ame.







Doux fut le trait, qu'Amour hors de sa trousse
Pour me tuer, me tira doucement,
Quand je fu pris au doux commencement
D'une douceur si doucettement douce.

Doux est son ris, et sa voix qui me pousse
L'ame du corps, qui s'enfuit lentement
Devant son luth touché mignardement,
Chantant mes vers animez de son pouce.

Telle douceur de sa voix coule en l'air,
Qu'on ne sçauroit sans l'entendre parler,
Sçavoir comment le plaisir nous appelle.

Sans l'ouyr, dis-je, Amour mesme enchanter,
Doucement rire, et doucement chanter,
Et moy mourir doucement aupres d'elle.



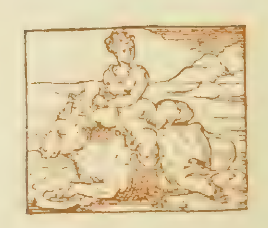


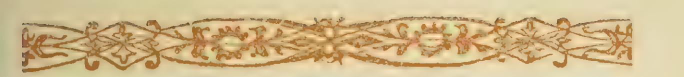
QUE de beautez, que de graces écloses
Dans le jardin de ce sein verdelet,
Enflent le rond de deux gazons de lait,
Où des Amours les fleches sont encloses!

Je me transforme en cent metamorphoses,
Quand je te voy, petit mont jumelet,
Ains du printemps un rosier nouvelet,
Qui le matin caresse de ses roses.

S'Europe avoit l'estomach aussi beau,
Sage tu pris le masque d'un toreau,
Bon Jupiter, pour traverser les ondes.

Le ciel n'est dit parfait pour sa grandeur.
Luy et le sein le sont pour leur rondeur :
Car le parfait consiste en choses rondes.





QUAND au matin ma Deesse s'habille,
D'un riche or crespe ombrageant ses talons,
Et les filets de ses beaux cheveus blons
En cent façons en-onde et entortille :

Je l'accompare à l'escumiere fille
Qui or' pignant les siens brunement lons,
Or les frizant en mille crespillons,
Nageoit à bord dedans une coquille.

De femme humaine encore ne sont pas
Son ris, son front, ses gestes, ne ses pas,
Ne de ses yeux l'une et l'autre estincelle.

Rocs, eaux, ne bois, ne logent point en eux
Nymphe, qui ait si follastres cheveux,
Ny l'œil si beau, ny la bouche si belle.





Je veux mourir pour tes beautez, Maistresse,
Pour ce bel œil, qui me prit à son hain,
Pour ce doux ris, pour ce baiser tout plein
D'ambre et de musq, baiser d'une Déesse.

Je veux mourir pour ceste blonde tresse,
Pour l'embompoinct de ce trop chaste sein,
Pour la rigueur de ceste douce main,
Qui tout d'un coup me guerit et me blesse.

Je veux mourir pour le brun de ce teint.
Pour ceste voix, dont le beau chant m'estraint
Si fort le cœur, que seul il en dispose.

Je veux mourir és amoureux combas,
Soulant l'amour, qu'au sang je porte enclose,
Toute une nuit au milieu de tes bras.



A N. 20.



L'Art, la Nature exprimant
En ce pourtrait me fait belle
Mais si ne suis-je point telle
Qu'aux escrits de mon amant.



MILLE vrayment, et mille voudroyent bien,
Et mille encor, ma guerriere Cassandre,
Qu'en te laissant, je me voulusse rendre
Franc de ton reth, pour vivre en leur lien.

Las ! mais mon cœur, ainçois qui n'est plus mien,
En autre part ne sçauroit plus entendre.
Tu es sa dame, et mieux voudroit attendre
Dix mille morts, qu'il fust autre que tien.

Tant que la rose en l'espine naistra,
Tant que le trefle au rivage croistra,
Tant que les Cerfs aimeront les ramées,

Et tant qu'Amour se nourrira de pleurs,
Tousjours au cœur ton nom, et tes valeurs,
Et tes beautez me seront imprimées.





COMME un Chevreuil, quand le printemps détruit
Du froid hyver la poignante gelée,
Pour mieux broutter la fueille emmielée,
Hors de son bois avec l'Aube s'enfuit :

Et seul, et seur, loin de chiens et de bruit,
Or' sur un mont, or' dans une valée,
Or' pres d'une onde à l'escart recelée,
Libre, folastre où son pié le conduit :

De rets ne d'arc sa liberté n'a crainte
Sinon alors que sa vie est attainte
D'un trait meurtrier empourpré de son sang.

Ainsi j'alloy sans espoir de dommage,
Le jour qu'un œil sur l'Avril de mon aage
Tira d'un coup mille traits en mon flanc.





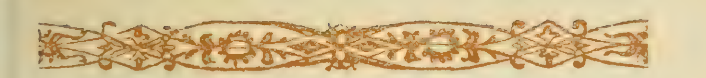
DEDANS un pré je vis une Naiade,
Qui comme fleur marchoit dessus les fleurs,
Et mignottoit un bouquet de couleurs,
Échevelée en simple verdugade.

De son regard ma raison fut malade,
Mon front pensif, mes yeux chargez de pleurs,
Mon cœur perclus : tel amas de douleurs
En ma franchise imprima son œillade.

Là je senty dedans mes yeux voller
Un dous venin, subtil à s'escouler
Au fond de l'ame, où le mal est extresme :

Puis comme un liz de la gresle froissé
Languist à bas, j'eu le cœur abaissé,
Et dans mon feu je m'immolay moy-mesme.





QUAND ces beaux yeux jugeront que je meure,
Avant mes jours me banissant là bas,
Et que la Parque aura porté mes pas
A l'autre bord de la rive meilleure :

Antres et prez, et vous forests, à l'heure,
Pleurant mon mal, ne me dédaignez pas :
Ains donnez moy sous l'ombre de vos bras,
Une eternelle et paisible demeure.

Puisse avenir qu'un poëte amoureux,
Ayant horreur de mon sort malheureux,
Dans un cyprés note cet epigramme :

CI DESSOUS GIT UN AMANT VANDOMOIS,
QUE LA DOULEUR TUA DEDANS CE BOIS
POUR AIMER TROP LES BEAUX YEUX DE SA DAME.





Ciel, ær, et vents, plains et monts découvers,
Tertres vineux, et forests verdoyantes,
Rivages tors, et sources ondoyantes,
Taillis rasez, et vous bocages vers :

Antres moussus à demy-front ouvers,
Prez, boutons, fleurs, et herbes rousoyantes,
Coutaus vineux, et plages blondoyantes,
Et vous rochers escholliers de mes vers :

Puis qu'au partir, rongé de soin et d'ire,
A ce bel œil Adieu je n'ay sceu dire,
Qui pres et loin me detient en esmoy,

Je vous supply, Ciel, ær, vents, monts, et plaines,
Taillis, forests, rivages et fontaines,
Antres, prez, fleurs, dites le luy pour moy.







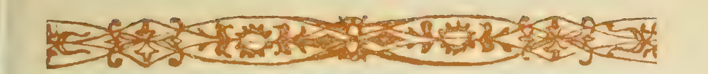
Ny les combats des amoureuses nuits,
Ny les plaisirs que les amours conçoivent,
Ny les faveurs que les amans reçoivent,
Ne valent pas un seul de mes ennuis.

Heureux ennuy, par ta faveur je puis
Trouver repos des maux qui me deçoivent,
Et par toy seul mes passions reçoivent
Le doux oubly des tourmens où je suis.

Bienheureux soit mon tourment qui r'empire,
Et le doux joug, soubs qui je ne respire :
Bienheureux soit mon penser soucieux :

Bienheureux soit le doux souvenir d'elle,
Et plus heureux le foudre de ses yeux,
Qui cuist ma vie en un feu qui me gelle.





Soit que son or se crespe lentement,
Ou soit qu'il vague en deux glissantes ondes,
Qui çà qui là par le sein vagabondes,
Et sur le col nagent follastrement :

Ou soit qu'un noud diapré tortement
De maints rubis et maintes perles rondes,
Serre les flots de ses deux tresses blondes,
Mon cœur se plaist en son contentement.

Quel plaisir est-ce, ainçois quelle merveille,
Quand ses cheveux troussez dessus l'oreille,
D'une Venus imitent la façon ?

Quand d'un bonet sa teste elle Adonise,
Et qu'on ne sçait s'elle est fille ou garson,
Tant en ces deux sa beauté se desguise ?




SOLITVDO MIHI PROVINCIA EST.
P · D · T ·
EN SON AN
31



POUR celebrer des astres dévestus
L'heur qui s'escoule en celle qui me lime,
Et pour loüer son esprit, qui n'estime
Que le divin des divines vertus,

Et ses regards, ains traits d'Amour pointus,
Que son bel œil au fond du cœur m'imprime,
Il me faudroit, non l'ardeur de ma rime,
Mais le sçavoir du Masconnois Pontus.

Il me faudroit ceste lyre divine,
Dont le labeur sur la rive Angevine
Changea l'Olive en un Laurier fleury :

Et me faudroit un Desautels encore,
Et un Baïf qui sa Francine honore,
Et un Belleau que les Sœurs ont nourry.







Pren ceste rose aimable comme toy,
Qui sers de rose aux roses les plus belles,
Qui sers de fleurs aux fleurs les plus nouvelles,
Qui sers de Muse aux Muses et à moy.

Pren ceste rose, et ensemble reçoy
Dedans ton sein mon cœur qui n'a point d'ailes :
Il vit blessé de cent playes cruelles,
Opiniastre à garder trop sa foy.

La rose et moy differons d'une chose :
Un Soleil voit naistre et mourir la rose,
Mille Soleils ont veu naistre m'amour

Qui ne se passe, et jamais ne repose.
Que pleust à Dieu que mon amour éclose,
Comme une fleur, ne m'eust duré qu'un jour!





QUAND je vous voy, ou quand je pense en vous,
D'une frisson tout le cœur me fretille,
Mon sang s'esmeut, et d'un penser fertile
Un autre croist, tant le suget m'est doux.

Je tremble tout de nerfs et de genous :
Comme la cire au feu, je me distile :
Ma raison tombe, et ma force inutile
Me laisse froid sans haleine et sans pous.

Je semble au mort, qu'en la fosse on devale,
Tant je suis have, espoventable et pâle,
Voyant mes sens par la mort se muer :

Et toutefois je me plais en ma braise.
D'un mesme mal l'un et l'autre est bien aise,
Moy de mourir, et vous de me tuer.





SANS souspirer vivre icy je n'ay peu
Depuis le jour que les yeux de ma dame
Tous pleins de miel verserent en mon ame
Le doux venin, dont mon cœur fut repeu.

Ma chere neige, et mon cher et doux feu,
Voyez comment je m'englace et m'enflame :
Comme la cire aux raions d'une flame,
Je me consume, et vous en chaut bien peu.

Il est certain que ma vie est heureuse
De s'écouler en douceur langoureuse
Dessous vostre œil, qui jour et nuit me point.

Mais ce pendant vostre beauté ne pense,
Que l'amitié d'amitié se compense,
Et qu'un amour sans frere ne croist point.





Je vy ma Nymphe entre cent damoiselles,
Comme un Croissant par les menus flambeaux,
Et de ses yeux plus que les astres beaux
Faire obscurcir la beauté des plus belles.

Dedans son sein les Graces immortelles,
La Gaillardise, et les Freres jumeaux
Alloient volant, comme petits oiseaux
Parmy le verd des branches plus nouvelles.

Le ciel ravy, qui si belle la voit,
Roses, et liz, et ghirlandes pleuvoit
Tout au rond d'elle, au milieu de la place.

Si qu'en despit de l'hyver froidureux,
Par la vertu de ses yeux amoureux
Un beau printemps s'engendra de sa face.





HONNEUR de May, despouille du Printemps,
Bouquet tissu de la main qui me donte,
Dont les beautez aux fleurettes font honte,
Faisant esclorre un Avril en tout temps :

Non pas du nez, mais du cœur je te sens
Et de l'esprit, que ton odeur surmonte :
Et tellement de veine en veine monte,
Que ta senteur embasme tous mes sens.

Sus, baise moy tout ainsi que m'amie,
Pren mes souspirs, pren mes pleurs je te prie,
Qui serviront d'animer ta couleur,

Et que ta fleur ne deviendra fanie,
Les pleurs d'humeur, les souspirs de chaleur,
Pour prendre un jour ta racine en ma vie.







Je parangonne à ta jeune beauté,
Qui tousjours dure en son printemps nouvelle,
Ce mois d'Avril qui ses fleurs renouvelle
En sa plus gaye et verte nouveauté.

Loin devant toy fuira la cruauté :
Devant luy fuit la saison plus cruelle.
Il est tout beau, ta face est toute belle :
Ferme est son cours, ferme est ta loyauté.

Il peint les champs de dix mille couleurs,
Tu peins mes vers d'un long email de fleurs :
D'un doux Zephyre il fait onder les plaines,

Et toy mon cœur d'un souspir larmoyant :
D'un beau crystal son front est rosoyant,
Tu fais sortir de mes yeux deux fontaines.







J'AVOIS l'esprit tout morne et tout pesant,
Quand je receu du lieu qui me tourmente,
La pomme d'or comme moy jaunissante
Du mesme mal qui nous est si plaisant.

Les Pommes sont de l'Amour le present :
Tu le sçais bien, ô guerriere Athalante,
Et Cydipé qui encor se lamente
De l'escrit d'or, qui luy fut si cuisant.

Les Pommes sont de l'Amour le vray signe.
Heureux celui qui de la pomme est digne!
Tousjours Venus a des pommes au sein.

Depuis Adam desireux nous en sommes:
Tousjours la Grace en a dedans sa main:
Et bref l'Amour n'est qu'un beau jeu de pommes.





Ce ris plus dous que l'œuvre d'une abeille,
Ces doubles liz freschement argentez,
Ces diamans à double ranc plantez
Dans le coral de sa bouche vermeille :

Ce dous parler qui les ames resveille,
Ce chant qui tient mes soucis enchantez,
Et ces deux cieux sur deux astres entez,
De ma déesse annoncent la merveille.

Du beau jardin de son jeune printemps
Naist un parfum, qui le ciel en tous temps
Embasmeroit de ses douces baleines :

Et de là sort le charme d'une voix,
Qui tous ravis fait sauteler les bois,
Planer les monts, et montaigner les plaines.







CHANSON

Ma dame, je n'eusse pensé,
Opiniastre en ma langueur,
Que ton cœur m'eust recompensé
D'une si cruelle rigueur,
Et qu'en lieu de me secourir
Tes beaux yeux m'eussent fait mourir.

Si prevoyant j'eusse apperceu,
Quand je te vy premierement,
Le mal que j'ay depuis receu
Pour aimer trop loyalement,
Mon cœur qui franc avoit vescu,
N'eust pas esté si tost veincu.

Tu me fis promettre à tes yeux
Qui seulz me vindrent decevoir,
De me donner encore mieux
Que mon cœur n'esperoit avoir :
Puis comme jalous de mon bien
Ont transformé mon aise en rien.

Si tost que je vy leur beauté,
Amour me força d'un desir
D'assujettir ma loyauté
Sous l'empire de leur plaisir,
Et décocha de leur regard
Contre mon cœur le premier dard.

Ce fut, Dame, ton bel accueil,
Qui pour me faire bien-heureux,
M'ouvrit par la clef de ton œil
Le paradis des Amoureux,

Et fait esclave en si beau lieu,
D'un homme je devins un Dieu.

Si bien que n'estant plus à moy,
Mais à l'œil qui m'avoit blessé,
Mon cœur en gage de ma foy
A luy mon maistre j'ay laissé,
Où serf si doucement il est
Qu'autre liberté luy desplaist.

Et bien qu'il souffre jours et nuis
Mainte amoureuse adversité,
Le plus cruel de ses ennuis
Luy semble une felicité,
Et ne sçauroit jamais vouloir
Qu'un autre œil le face douloir.

Un grand rocher qui a le doz
Et les pieds tousjours outragez,
Ores des vents, ores des flots
Contre les rives enragez,
N'est point si ferme que mon cœur
Sous l'orage de ta rigueur.

Car luy de plus en plus aimant
Les beaux yeux qui l'ont en-rheté,

Semble du tout au Diamant,
Qui pour garder sa fermeté,
Se rompt plustost sous le marteau,
Que se voir tailler de nouveau.

Ainsi ne l'or qui peut tenter,
Ny grace, beauté, ny maintien
Ne sçauroient dans mon cœur enter
Un autre portrait que le tien,
Et plustost il mourroit d'ennuy,
Que d'en souffrir un autre en luy.

Il ne faut donc pour empescher
Qu'une autre dame en ait sa part,
L'environner d'un grand rocher,
Ou d'une fosse, ou d'un rempart :
Amour te l'a si bien conquis,
Que plus il ne peut estre acquis.

Chanson, les estoiles seront
La nuict sans les cieux allumer,
Et plustost les vents cesseront
De tempester dessus la mer,
Que de ses yeux la cruauté
Puisse amoindrir ma loyauté.



CONTRE le ciel mon cœur estoit rebelle,
Quand le destin que forcer je ne puis,
Me fist re-voir la Dame à qui je suis,
Ains que vestir ceste escorce nouvelle.

Un chaut adonc de moëlle en moëlle,
De nerfs en nerfs, de conduits en conduits
Brusla mon cœur : dont j'ay vescu depuis
Or' en plaisir, or' en peine cruelle.

Si qu'en voyant ses beautez, et combien
Elle est divine, il me resouvint bien
L'avoir jadis en paradis laissée :

Car dés le jour que j'en re-fu blessé,
Soit pres ou loin, je n'ay jamais cessé
De l'adorer de fait ou de pensée.





SAINTE Gastine, ô douce secretaire
De mes ennuis, qui respons en ton bois,
Ores en haute, ores en basse voix,
Aux longs souspirs que mon cœur ne peut taire.

Loir, qui refreins la course volontaire
Du plus courant de tes flots Vandomois,
Quand accuser ceste beauté tu m'ois,
De qui tousjours je m'affame et m'altere :

Si dextrement l'augure j'ay receu,
Et si mon œil ne fut hier deceu
Des doux regards de ma douce Thalie,

Maugré la mort Poëte me ferez,
Et par la France appellez vous serez
L'un mon Laurier, l'autre ma Castalie.





NI les desdains d'une Nymphe si belle,
Ni le plaisir de me fondre en langueur,
Ni la fierté de sa douce rigueur,
Ni contre Amour sa chasteté rebelle :

Ni le penser de trop penser en elle,
Ni de mes yeux l'eternelle liqueur,
Ni mes souspirs messagers de mon cœur,
Ni de sa glace une ardeur eternelle :

Ni le desir qui me lime et me mord,
Ni voir escrite en ma face la mort,
Ni les erreurs d'une longue complainte,

Ne briseront mon cœur de diamant,
Que sa beauté n'y soit tousjours emprainte :
» Belle fin fait qui meurt en bien aimant.





AMOUR et Mars sont presque d'une sorte :
L'un en plein jour, l'autre combat de nuit,
L'un aux rivaux, l'autre aux gend'armes nuit,
L'un rompt un huis, l'autre rompt une porte :

L'un finement trompe une ville forte,
L'autre coiment une maison seduit :
L'un le butin, l'autre le gain poursuit,
L'un deshonneur, l'autre dommage apporte.

L'un couche à terre, et l'autre gist souvent
Devant un huis à la froideur du vent :
L'un boit mainte eau, l'autre boit mainte larme.

Mars va tout seul, les Amours vont tous seuls :
Qui voudra donc ne languir paresseux,
Soit l'un ou l'autre, amoureux, ou gendarme.







Pille, Garçon, d'une main larronnesse
Le bel esmail de la verte saison,
Puis à plein poing en-jonche la maison
Du beau tapis de leur meslange espaisse.

Despen du croc ma lyre chanteresse :
Je veux charmer, si je puis, la poison
Dont un bel œil enchanta ma raison
Par la vertu d'une œillade maistresse.

Donne moy l'encre, et le papier aussi .
En cent papiers tesmoins de mon souci,
Je veux tracer la peine qne j'endure :

En cent papiers plus durs que diamant,
Afin qu'un jour nostre race future
Juge du mal que je souffre en aimant.





L'HOMME a la teste ou de plomb, ou de bois,
S'il ne tressaut de crainte et de merveille,
Quand face à face il voit ma nompareille,
Ou quand il oit les accords de sa voix :

Ou quand, pensive, aux jours des plus beaux mois
La voit à part (comme un qui se conseille)
Tracer les prez, et d'une main vermeille
Faire un bouquet des fleurettes de chois :

Ou quand l'esté, lors que le chaud s'avale,
Au soir à l'huis l'apperçoit, qu'elle égale
La soye à l'or d'un pouce ingenieux :

Puis de ses doigts, qui les roses effacent,
Toucher son Luth, et d'un tour de ses yeux
Piller les cœurs de mille hommes qui passent.





Que dites vous, que faites vous mignonne?
Que songez vous? pensez vous point en moy?
Avez vous point soucy de mon esmoy,
Comme de vous le soucy m'espoinçonne?

De votre amour tout le cœur me bouillonne,
Devant mes yeux sans cesse je vous voy,
Je vous entens absente, je vous oy,
Et mon penser d'autre amour ne resonne.

J'ay voz beautez, voz graces et voz yeux
Gravez en moy, les places et les lieux,
Où je vous vy danser, parler et rire.

Je vous tien mienne, et si ne suis pas mien,
En vous je vy, je m'anime et respire,
Mon tout, mon cœur, mon sang, et tout mon bien.





BIEN que ton trait, Amour, soit rigoureux,
Et toy remply de fraude et de malice,
Assez, Amour, en te faisant service,
Suyvant ton camp, j'ay vescu bien heureux.

Ceste beauté, qui me fait langoureux,
Non, mais qui veut qu'en vain je ne languisse,
En la baisant me dit, que je tondisse
De son poil d'or un lien amoureux.

J'euz tant d'honneur, que de son ciseau mesme
Je le tranchay. Voyez l'amour extresme,
Voyez, Amans, la grandeur de mon bien.

Jamais ne soit, qu'en mes vers je n'honore
Et le ciseau, et les cheveux encore,
L'un mon ministre, et l'autre mon lien.





BAISER

QUAND de ta levre à demy-close
(Comme entre deux fleuris sentiers)
Je sens ton haleine de rose,

Mes lévres les avant-portiers
Du baiser, se rougissent d'aise,
Et de mes souhaits tous entiers
Me font jouyr, quand je te baise.

Car l'humeur du baiser appaise,
S'escoulant au cœur peu à peu,
Ceste chaude amoureuse braise,
Dont tes yeux allumoient le feu.





CHANSON

Du jour que je fus amoureux,
Nul past, tant soit-il savoureux,
Ne vin tant soit il delectable,
Au cœur ne m'est point agreable :
Car depuis l'heure je ne sceu
Manger ou boire qui m'ait pleu.
Une tristesse en l'ame close
Me nourrist, et non autre chose.

Tous les plaisirs que j'estimois
Alors que libre je n'aimois,
Maintenant je les desestime :
Plus ne m'est plaisante l'escrime,
La paume, la chasse, et le bal,
Mais comme un sauvage animal
Je me pers, pour celer ma rage,
Dans un bois, ou pres d'un rivage.

L'amour fut bien forte poison
Qui m'ensorcela la raison,
Et qui me desroba l'audace

Que je portoy dessus la face,
Me faisant aller pas à pas,
Triste et pensif, le front à bas,
En homme qui craint et qui n'ose
Se fier plus en nulle chose.

Le torment qu'on feint d'Ixion,
N'approche pas de ma passion,
Et mieux j'aimerois de Tantale
Endurer la peine fatale
Un an, qu'estre un jour amoureux,
Pour languir autant malheureux
Que j'ay fait, depuis que Cassandre
Tient mon cœur, et ne le veut rendre.





CHANSON

Il me semble que la journée
Dure plus longue qu'une année,
Quand par malheur, je n'ay ce bien
De voir la grand'beauté de celle
Qui tient mon cœur, et sans laquelle
Veisse-je tout, je ne voy rien.

Quiconque fut jadis le sage,
Qui dit que l'amoureux courage
Vit de ce qu'il aime, il dit vray :
Ailleurs vivant il ne peut estre,
Ny d'autre viande se paistre :
J'en suis seur, j'en ay fait l'essay.

Tousjours l'amant vit en l'aimée :
Pour cela mon ame afamée
Ne se veut souler que d'amour :
De l'amour elle est si friande,
Que sans plus de telle viande
Se veut repaistre nuit et jour.

Si quelqu'un dit que je m'abuse,
Voye luy mesme la Meduse
Qui d'un rocher m'a fait le cœur,
Et l'ayant veuë, je m'asseure
Qu'il sera fait sus la mesme heure
Le compagnon de mon malheur.

Car est-il homme que n'enchante
La voix d'une dame sçavante,
Et fust-il Scythe en cruauté ?
Il n'est point de plus grand'magie
Que la docte voix d'une amie,
Quand elle est jointe à la beauté.

Or j'aime bien, je le confesse,
Et plus j'iray vers la vieillesse,
Et plus constant j'aimeray mieux :
Je n'oubliray, fussay-je en cendre,
La douce amour de ma Cassandre,
Qui loge mon cœur dans ses yeux.

Adieu liberté ancienne,
Comme chose qui n'est plus mienne,
Adieu ma chere vie, adieu :
Ta fuite ne me peut desplaire

Puis que ma perte volontaire
Se retreuve en un si beau lieu.

Chanson, va t'en où je t'adresse
Dans la chambre de ma maistresse,
Dy luy, baisant sa blanche main,
Que pour en santé me remettre,
Il ne luy faut sinon permettre
Que tu te caches dans son sein.





ELEGIE

CHERCHE, *maistresse, un Poëte nouveau,*
Qui apres moy se rompe le cerveau
A te chanter : il aura bien affaire,
Et fust-ce un Dieu, s'il peut aussi bien faire.
Si nostre Empire avoit jadis esté
Par noz François aussi avant planté
Que le Romain, tu serois autant leuë,
Que si Tibull' t'avoit pour sienne esleuë :
Et neantmoins tu te dois contenter
De voir ton nom par la France chanter,
Autant que Laure en Tuscan anoblie
Se voit chanter par la belle Italie.

Or pour t'avoir consacré mes escris,
Je n'ay gaigné sinon des cheveux gris,
La ride au front, la tristesse en la face,
Sans meriter un seul bien de ta grace :
Bien que mon nom, mes vers, ma loyauté,
Eussent d'un tigre esmeu la cruauté.
Et toutefois, je m'asseure, quand l'âge
Aura donté l'orgueil de ton courage,

Que de mon mal tu te repentiras,
Et qu'à la fin tu te convertiras :
Et ce-pendant je souffriray la peine,
Toy le plaisir, comme dame inhumaine,
De trop me voir languir en ton amour,
Dont Nemesis te doit punir un jour.

Ceux qui amour cognoissent par espreuve,
Lisant le mal où perdu je me treuve,
Ne pardon'ront à ma simple amitié
Tant seulement, mais en auront pitié.

Or quant à moi, je pense avoir perdue,
En te servant, ma jeunesse espandue
Deça delà dedans ce livre icy.
Je voy ma faute et la prens à mercy,
Comme celui qui sçait que nostre vie
N'est rien que vent, que songe, et que folie.





JE veus lire en trois jours l'Iliade d'Homere,
Et pour-ce, Corydon, ferme bien l'huis sur moi :
Si rien me vient troubler, je t'asseure ma foi
Tu sentiras combien pesante est ma colere.

Je ne veus seulement que nôtre chambriere
Vienne faire mon lit, ton compagnon, ni toi,
Je veus trois jours entiers demeurer à requoi,
Pour follastrer apres une sepmaine entiere.

Mais si quelqu'un venoit de la part de Cassandre,
Ouvre lui tost la porte, et ne le fais attendre,
Soudain entre en ma chambre et me vien accoustrer.

Je veus tant seulement à lui seul me monstrer :
Au reste, si un Dieu vouloit pour moi descendre
Du ciel, ferme la porte, et ne le laisse entrer.







MARIE, *vous avez la jouë aussi vermeille*
Qu'une rose de May, vous avez les cheveux
Entre bruns et chastains, frisez de mille neuds,
Gentement tortillez tout-au-tour de l'oreille.

Quand vous estiez petite, une mignarde abeille
Sur voz lévres forma son nectar savoureux,
Amour laissa ses traits en voz yeux rigoureux,
Pithon vous feit la voix à nulle autre pareille.

Vous avez les tetins comme deux monts de lait,
Qui pommelent ainsi qu'au printemps nouvelet
Pommelent deux boutons que leur chasse environne.

De Junon sont voz bras, des Graces vostre sein,
Vous avez de l'Aurore et le front et la main,
Mais vous avez le cœur d'une fiere Lionne.





Je vous envoye un bouquet que ma main
Vient de trier de ces fleurs épanies,
Qui ne les eust à ce vespre cuillies,
Cheutes à terre elles fussent demain.

Cela vous soit un exemple certain
Que vos beautés, bien qu'elles soient fleuries,
En peu de tems cherront toutes flétries,
Et comme fleurs, periront tout soudain.

Le tems s'en va, le tems s'en va, ma Dame,
Las ! le tems non, mais nous nous en allons,
Et tost serons estendus sous la lame :

Et des amours desquelles nous parlons,
Quand serons morts, n'en sera plus nouvelle :
Pour-ce aimez moy, ce pendant qu'estes belle.





CHANSON

PETITE pucelle Angevine,
Qui m'as d'un amoureux souris
Tiré le cœur de la poitrine :
Puis, dés l'heure que tu le pris,
Tu l'enfermas contre raison
Dans les liens de ta prison.

Ainsi perdant la jouyssance
De sa premiere liberté,
Il vit sous ton obeyssance
Si mal-mené, si mal traité,
Qu'un Lion enflé de rigueur
Auroit pitié de sa langueur.

Car toy, de façon plus cruelle
Qu'un roc pendu dessus la mer,
Tu te fais tous les jours plus belle
Du mal qui le vient consommer,
Honorant depuis que tu l'as,
Tes victoires de son trespas.

Non seulement comme trop rude,
Tu fais languir mon cœur à tort
Par une honneste ingratitude,
Luy donnant une lente mort,
Voyant pasmer en triste esmoy
En tes liens mon cœur et moy.

Mais en lieu d'un sacré Poëte,
Qui si haut chantoit ton honneur,
Tu as nouvelle amitié faite
Avecques un nouveau Seigneur,
Qui maintenant tout seul te tient,
Et plus de moy ne te souvient.

Hà vierge simple et sans malice,
Tu ne sçais encore que c'est
De faire aux grands Seigneurs service,
Qui en amour n'ont point d'arrest,
Et qui suivent sans loyautez
En un jour dix mille beautez.

Si tost qu'une proye ils ont prise,
Ils la desdaignent tout expres,
Afin qu'une autre soit conquise
Pour s'en mocquer bien tost apres,

Et n'ont jamais autre plaisir
Que de changer, et de choisir.

Celuy qui ores est ton maistre,
Et qui te tient comme veinqueur,
Te laissera demain, peut estre.
Hé, je le voudrois de bon cœur.
Si le ciel de nous a soucy,
Puisse arriver demain ainsi !

Le ciel qui les amans contemple,
Les meschans sçait bien rechercher :
Anaxarete en sert d'exemple,
Qui fut changée en un rocher,
Portant la semblable rigueur
Au rocher, qu'elle avoit au cœur.





DOUCE, *belle, amoureuse, et bien-fleurante Rose,*
Que tu es à bon droit aux amours consacrée!
Ta delicate odeur hommes et Dieux recrée,
Et bref, Rose, tu es belle sur toute chose.

Marie pour son chef un beau bouquet compose
De ta fueille, et tousjours sa teste en est parée :
Tousjours ceste Angevine, unique Cytherée,
Du parfum de ton eau sa jeune face arrose.

Hà Dieu, que je suis aise alors que je te voy
Esclorre au poinct du jour sur l'espine à requoy,
Aux jardins de Bourgueil pres d'une eau solitaire!

De toy les Nymphes ont les coudes et le sein,
De toy l'Aurore emprunte et sa jouë, et sa main,
Et son teint la beauté qu'on adore en Cythere.





CHANSON

Je veux chanter en ces vers ma tristesse :
Car autrement chanter je ne pourrois,
Veu que je suis absent de ma maistresse :
Si je chantois autrement, je mourrois.

Pour ne mourir, il faut donc que je chante
En chants piteux ma plaintive langueur,
Pour le départ de ma maistresse absente,
Qui de mon sein m'a desrobé le cœur.

Desja l'Esté, et Ceres la blêtiere,
Ayant le front orné de son present,
Ont ramené la moisson nourriciere
Depuis le temps que d'elle suis absent,

Loin de ses yeux, dont la lumiere belle
Seule pourroit guarison me donner :
Et si j'estois là bas en la nacelle,
Me pourroit faire au monde retourner.

Mais ma raison est si bien corrompue
Par une fausse imagination,
Que nuict et jour je la porte en la veuë,
Et sans la voir j'en ay la vision.

Comme celuy qui contemple les nues,
Fantastiquant mille monstres bossus,
Hommes, oiseaux, et Chimeres cornues,
Tant par les yeux nos esprits sont deceus.

Et comme ceux, qui d'une baleine forte,
En haute mer, à puissance de bras
Tirent la rame, ils l'imaginent torte,
Et toutefois la rame ne l'est pas :

Ainsi je voy d'une œillade trompée
Cette beauté, dont je suis depravé,
Qui par les yeux dedans l'ame frapée,
M'a vivement son portrait engravé.

Et soit que j'erre au plus haut des montaignes,
Ou dans un bois, loing de gens et de bruit,
Soit au rivage, ou parmy les campaignes,
Tousjours à l'œil ce beau portrait me suit.

Si j'apperçoy quelque champ qui blondoye
D'espics frisez au travers des sillons,
Je pense voir ses beaux cheveux de soye
Espars au vent en mille crespillons.

Si le Croissant au premier mois j'avise.
Je pense voir son sourcil ressemblant
A l'arc d'un Turc, qui la sagette a mise
Dedans la coche, et menace le blanc.

Quand à mes yeux les estoiles drillantes
Viennent la nuict en temps calme s'offrir,
Je pense voir ses prunelles ardantes,
Que je ne puis ny fuyr, ny souffrir.

Quand j'apperçoy la rose sur l'espine,
Je pense voir de ses lévres le teint :
La rose au soir de sa couleur decline,
L'autre couleur jamais ne se desteint.

Quand j'apperçoy les fleurs en quelque prée
Ouvrir leur grace au lever du Soleil,
Je pense voir de sa face pourprée
S'espanouyr le beau lustre vermeil.

Si j'apperçoy quelque chesne sauvage,
Qui jusqu'au ciel éleve ses rameaux,
Je pense voir sa taille et son corsage,
Ses pieds, sa greve, et ses coudes jumeaux.

Si j'entens bruire une fontaine claire,
Je pense ouyr sa voix dessus le bord,
Qui, se plaignant de ma triste misere,
M'appelle à soy pour me donner confort.

Voilà comment pour estre fantastique,
En cent façons ses beautez j'apperçoy,
Et m'esjouis d'estre melancholique,
Pour recevoir tant de formes en moy.

Aimer vrayment est une maladie,
Les medecins la sçavent bien juger,
Nommant Amour fureur de fantasie,
Qui ne se peut par herbes soulager.

J'aimerois mieux la fiévre dans mes veines.
Ou quelque peste, ou quelqu'autre douleur,
Que de souffrir tant d'amoureuses peines,
Dont le bon-heur n'est sinon que malheur.

Or va, Chanson, dans le sein de Marie,
Pour l'asseurer, que ce n'est tromperie
Des visions que je raconte icy,
Qui me font vivre et mourir en soucy.





Marie, qui voudroit vostre nom retourner,
Il trouveroit aimer : aimez-moy donc, Marie,
Vostre nom de nature à l'amour vous convie :
Pecher contre son nom, ne se doit pardonner.

S'il vous plaist vostre cœur pour gage me donner,
Je vous offre le mien : ainsi de ceste vie
Nous prendrons les plaisirs, et jamais autre envie
Ne me pourra l'esprit d'une autre emprisonner.

Il fault aimer, maistresse, au monde quelque chose.
Celuy qui n'aime point, malheureux se propose
Une vie d'un Scythe, et ses jours veut passer

Sans gouster la douceur des douceurs la meilleure.
Hé qu'est-il rien de doux sans Venus ? las ! à l'heure
Que je n'aimeray plus, puisse-je trespasser.





MARIE, vous passez en taille, et en visage,
En grace, en ris, en yeus, en sein, et en teton
Vostre plus jeune sœur d'autant que le bouton
D'un rosier franc surpasse une Rose sauvage.

Je ne sçaurois nier qu'un rosier de bocage
Ne soit plaisant à l'œil et qu'il ne sente bon :
Aussi je ne dy pas que votre sœur Annon
Ne soit belle, mais quoy vous l'estes davantage.

Je sçay bien qu'apres vous elle a le premier pris
Et que facillement on deviendroit espris
De son jeune embonpoint si vous estiez absente.

Mais quand vous paraissez, lors sa beauté s'enfuit,
Ou morne elle devient, par la vostre presente,
Comme les astres font, quand la lune reluit.





MARIE, en me tanceant vous me venez reprendre
Que je suis trop leger, et me dites tousjours,
Quand j'approche de vous, que j'aille à ma Cassandre,
Et tousjours m'appellez inconstant en amours.

» Je le veux estre aussi : les hommes sont bien lours,
» Qui de nouvelle amour ne se laissent surprendre :
Le loyal qui ne veut qu'à une seule entendre,
N'est digne que Venus luy face de bons tours.

Celuy qui n'ose faire une amitié nouvelle,
A faute de courage, ou faute de cervelle,
Se défiant de soy, qui ne peut avoir mieux.

Les hommes maladifs, ou mattez de vieillesse
Doivent estre constans : mais sotte est la jeunesse,
Qui n'est point esveillée, et qui n'aime en cent lieux.







AMOUR estant marry, qu'il avoit ses sagettes
Tiré contre Marie, et ne l'avoit blessée,
Par despit dans un bois sa trousse avoit laissée
Tant que pleine elle fust d'un bel essain d'Avettes.

Ja de leur piquerons, ces captives mouschettes
Pour avoir liberté, la trousse avoient persée,
Et s'enfuyoient alors qu'Amour l'a renversée
Sur la face à Marie, et sur ses mammelettes.

Soudain, apres qu'il eut son carquois deschargé,
Tout riant sautela, pensant s'estre vangé
De celle, à qui son arc n'avoit sceu faire outrage.

Mais il rioit en vain : car ces filles du ciel
En lieu de la piquer, baisans son beau visage,
En amassoient les fleurs, et en faisoient du miel.







Je veux, me souvenant de ma gentille Amie,
Boire ce soir d'autant, et pource Corydon,
Fay remplir mes flacons, et verse à l'abandon
Du vin, pour resjouir toute la compagnie.

Soit que m'amie ait nom, ou Cassandre, ou Marie,
Neuf fois je m'en vois boire aux lettres de son nom,
Et toy si de ta belle et jeune Madelon,
Belleau, l'amour te point, je te pri' ne l'oublie.

Apporte ces bouquets que tu m'avois cueillis,
Ces roses, ces œillets, ce josmin et ces lis :
Attache une couronne à l'entour de ma teste.

Gaignon ce jour icy, trompon nostre trespas :
Peult estre que demain nous ne reboirons pas.
S'attendre au lendemain n'est une chose preste.





QUE me servent mes vers, et les sons de ma Lyre?
Quand nuict et jour je change et de meurs et de p
Pour aimer sottement un visage trop beau :
Malheureus est celuy qui pour amour souspire.

Je pleure, je me deulx, je suis plain de martyre,
Je fais mille Sonets, et me romps le cerveau,
Et si je suis haï, un amoureus nouveau
Gaigne tousjours ma place, et je ne l'ose dire.

Que ma dame a l'esprit aus ruses bien apris,
Qui me hait maintenant que d'elle suis espris!
O dure cruauté : avant que je l'aimasse

Elle n'aimoit que moi, mais ores à mespris
Me met comme un esclave et s'en court à la chasse
Pour en reprendre un autre ainsi qu'elle m'a pris.





BIEN que vous surpassiés en grace et en richesse
Celles de ce païs, et de tout autre part ;
Vous ne devés pourtant, et fussiés vous princesse,
Jamais vous repentir d'avoir aimé Ronsard.

C'est luy, Dame, qui peut avecque son bel art,
Vous afranchir des ans, et vous faire Déesse :
Il vous promet ce bien, car rien de luy ne part,
Qui ne soit assez bien, son siecle le confesse.

Vous me responderés, qu'il est un peu sourdaut,
Et que c'est déplaisir en amour parler haut :
Vous dites verité, mais vous celés aprés,

Que luy, pour vous ouir, s'aproche à vôtre oreille,
Et qu'il baise à tous coups vostre bouche vermeille
Au milieu des propos, d'autant qu'il en est prés.







AMOUR, tu me fis voir pour trois grandes merveilles
Trois sœurs allant au soir se pourmener sur l'eau
Qui croissoient à l'envy, ainsi qu'au renouveau,
Croissent dans un pommier trois pommettes pareilles.

Toutes les trois estoient en beauté nompareilles,
Mais la plus jeune avoit le visage plus beau,
Et sembloit une fleur voisine d'un ruisseau,
Qui mire dans ses eaus ses richesses vermeilles.

Ores je souhaitois la plus vieille en mes vœus,
Et ores la moyenne, et ores toutes deus,
Mais tousjours la plus jeune estoit en ma pensée,

Et priois le Soleil de n'emmener le jour :
Car ma veüe en trois ans n'eust pas esté lassée
De voir ces trois Soleils qui m'enflammoient d'amour.





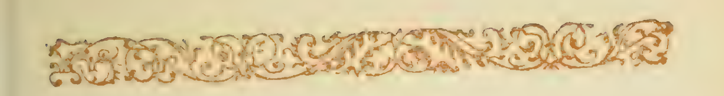
Mon ami puisse aimer une femme de ville,
Belle, courtoise, honeste, et de dous entretien :
Mon haineus puisse aimer au village une fille,
Qui soit badine, sote, et qui ne sache rien.

Tout ainsi qu'en amour le plus excellent bien
Est d'aimer une femme, et savante, et gentille :
Aussi le plus grand mal à ceus qui aiment bien,
C'est d'aimer une femme indocte, et mal-habille.

Une gentille Dame entendra de nature
Quel plaisir c'est d'aimer, l'autre n'en aura cure,
Se peignant un honneur dedans son esprit sot :

Vous l'aurez beau prescher, et dire qu'elle est belle,
Froide comme un rocher, vous entendra pres d'elle
Parler un jour entier et ne respondra mot.





CHANSON

Ma maistresse est toute angelette,
Ma toute rose nouvellette,
Toute mon gracieux orgueil,
Toute ma petite brunette,
Toute ma douce mignonnette,
Toute mon cœur, toute mon œil :

Toute ma Muse, ma Charite,
Toute le gain de mon merite,
Toute mon tout, toute mon rien,
Toute ma maistresse Marie,
Toute ma douce tromperie,
Toute mon mal, toute mon bien :

Toute fiel, toute ma sucrée,
Toute ma jeune Cytherée,
Toute ma joye, et ma langueur,
Toute ma petite Angevine,
Ma toute simple, et toute fine,
Toute mon ame, et tout mon cœur.

Encore un envieux me nie
Que je ne dois aimer m'amie.
Mais quoy ? si ce sot envieux
Disoit que mes yeux je n'aimasse,
Voudriez-vous bien que je laissasse
Pour un sot à n'aimer mes yeux ?





CHANSON

SI le ciel est ton pays, et ton pere,
Si le Nectar est ton vin savoureux,
Si Venus est ta delicate mere,
Si l'Ambrosie est ton pain bien-heureux :

Pourquoy viens-tu loger en nostre terre ?
Pourquoy viens-tu te cacher en mon sein ?
Pourquoy fais-tu contre mes os la guerre ?
Pourquoy bois-tu mon pauvre sang humain ?

Pourquoy prens-tu de mon cœur nourriture ?
O fils d'un Tygre, ô cruel animal !
Hé, que tu es de meschante nature !
Je suis à toy, pourquoy me fais-tu mal ?





MARIE, levez-vous, ma jeune paresseuse,
Ja la gaye Alouette au ciel a fredonné,
Et ja le Rossignol doucement jargonné,
Dessus l'espine assis, sa complainte amoureuse.

Sus debout, allon voir l'herbelette perleuse,
Et vostre beau rosier de boutons couronné,
Et vos œillets mignons, ausquels aviez donné
Hier au soir de l'eau d'une main si songneuse.

Harsoir en vous couchant vous jurastes voz yeux
D'estre plus-tost que moy ce matin esveillée :
Mais le dormir de l'Aube aux filles gracieux

Vous tient d'un doux sommeil la paupiere sillée.
Je vais baiser voz yeux et vostre beau tetin
Cent fois pour vous apprendre à vous lever matin.





Je ne suis variable, et si ne veux apprendre
(Desja grison) à l'estre, aussi ce n'est qu'esmoy:
Je ne dy pas si Jane estoit prise de moy,
Que tost je n'oubliasse et Marie et Cassandre.

Je ne suis pas celuy qui veux Pâris reprendre
D'avoir manqué si tost à Pegasis de foy :
Plustost que d'accuser ce jeune enfant de Roy
D'avoir changé d'amour, je voudrois le defendre.

Pour ne garder long temps sa sotte loyauté,
Il fit bien de ravir ceste jeune beauté,
Bien qu'à sa propre ville elle fust malheureuse.

L'amant est bien novice, et son art il apprend,
» Quand il trouve son mieux si son mieux il ne prend,
» Sans languir tant au sein d'une vieille amoureuse.





CHANSON

Bon jour mon cœur, bon jour ma douce vie,
Bon jour mon œil, bon jour ma chere amie :
Hé bon jour ma toute belle,
Ma mignardise bon jour,
Mes delices, mon amour.

Mon doux printemps, ma douce fleur nouvelle,
Mon doux plaisir, ma douce colombelle,
Mon passereau, ma gente tourterelle,
Bon jour ma douce rebelle.

Je veux mourir, si plus on me reproche
Que mon service est plus froid qu'une roche

T'abandonnant, ma maistresse,
Pour aller suyvre le Roy,
Mendiant je ne sçay quoy,

Que le vulgaire appelle une largesse.
Plustost perisse honneur, court, et richesse,
Que pour les biens jamais je te relaisse,
Ma douce et belle Déesse.





CHANSON

FLEUR *Angevine de quinze ans,*
Ton front monstre assez de simplesse :
Mais ton cœur ne cache au dedans
Sinon que malice et finesse,
Celant sous ombre d'amitié
Une jeunette mauvaistié.

Ren-moy (si tu as quelque honte)
Mon cœur que je t'avois donné,
Dont tu ne fais non-plus de conte
Que d'un esclave emprisonné,
T'esjouyssant de sa misere,
Et te plaisant de luy desplaire.

Une autre moins belle que toy,
Mais bien de meilleure nature,
Le vouldroit bien avoir de moy.
Elle l'aura, je te le jure :
Elle l'aura, puis qu'autrement
Il n'a de toy bon traitement.

Mais non : j'aime trop mieux qu'il meure
Sans esperance en ta prison :
J'aime trop mieux qu'il y demeure
Mort de douleur contre raison,
Qu'en te changeant jouyr de celle
Qui m'est plus douce, et non si belle.







Vous mesprisez nature : estes vous si cruelle
  De ne vouloir aimer ? voyez les Passereaux
Qui demenent l'amour, voyez les Colombeaux,
Regardez le Ramier, voyez la Tourterelle :

  Voyez deçà delà d'une fretillante aile
Voleter par les bois les amoureux oiseaux,
Voyez la jeune vigne embrasser les ormeaux,
Et toute chose rire en la saison nouvelle.

Ici, la bergerette en tournant son fuseau
Desgoise ses amours, et là, le pastoureau
Respond à sa chanson, icy toute chose aime :

Tout parle de l'amour, tout s'en veut enflamer :
Seulement vostre cœur froid d'une glace extreme
Demeure opiniastre, et ne veut point aimer.





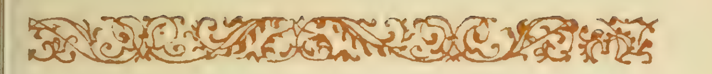
AMOUR (ainsi qu'on dit) ne naist d'oisiveté :
S'il naissoit du loisir, il ne fust plus mon maistre
Je cours, je vais, je viens, et si ne me despestre
De son lien qui tient serve ma liberté.

Je ne suis paresseux, et ne l'ay point esté :
Tousjours la harquebuze, ou la paume champestre,
Ou l'escrime qui rend une jeunesse adextre,
Me retient en travail tout le jour arresté.

Ore le chien couchant, les oiseaux, et la chasse,
Ore un Ballon poussé sur une verte place,
Ore nager, lutter, courir et voltiger,

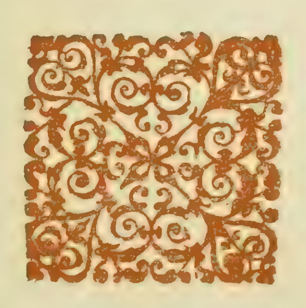
Jamais à mon esprit de repos je ne baille.
Mais je ne puis amour de mon cœur desloger :
Car plus je suis actif, et plus il me travaille.





CHANSON

Le printemps n'a point tant de fleurs,
L'automne tant de raisins meurs,
L'esté tant de chaleurs halées,
L'hyver tant de froides gelées,
Ny la mer n'a tant de poissons,
Ny la Beauce tant de moissons,
Ny la Bretaigne tant d'arenes,
Ny l'Auvergne tant de fonteines,
Ny la nuict tant de clairs flambeaux,
Ny les forests tant de rameaux,
Que je porte au cœur, ma maistresse,
Pour vous de peine et de tristesse.







CHANSON

DEMANDES-TU, chere Marie,
Quelle est pour toy ma pauvre vie ?
Je jure par tes yeux, elle est
Telle qu'ordonner te la plaist.

Pauvre, chetive, langoureuse,
Dolente, triste, malheureuse,
Et tout le plus fascheux esmoy
D'amour fascheux loge chez moy.

Apres demandes-tu, Marie,
Quels compaignons suivent ma vie ?
Suivie en sa fortune elle est
De telz compaignons qu'il te plaist.

Ennuy, travail, peine, tristesse,
Larmes, soupirs, sanglots, destresse,
Et tout le plus fascheux esmoy
D'amour fascheux loge chez moy.

Voyla comment pour toy, Marie,
Je traine ma chetive vie,
Heureux du mal que je reçoy,
Pour t'aimer cent fois plus que moy.







CHANSON

AMOUR, dy moy de grace (ainsi de tous humains
Et des Dieux soit tousjours l'empire entre tes mains)
Qui te fournist de fléches ?

Veu que tousjours cholere, en mille et mille lieux
Tu perds tes traits és cœurs des hommes et des dieux,
Empennez de flammeches ?

Mais je te pri' dy moy ! est-ce point le Dieu Mars,
Quand il revient chargé des armes des soldars
Tuez à la bataille ?

Ou bien si c'est Vulcan, qui dedans ses fourneaux
(Apres les tiens perdus) t'en refait de nouveaux,
Et tousjours t'en rebaille ?

Pauvret (respond Amour) et quoy ? ignores-tu
La rigueur, la douceur, la force et la vertu
Des beaux yeux de t'amie ?

Plus je respan de traits sur hommes et sur Dieux,
Et plus en un moment m'en fournissent les yeux
De ta belle Marie.





Las ! pour vous trop aimer je ne vous puis aimer :
Car il faut en aimant avoir discretion,
Helas ! je ne l'ai pas : car trop d'affection
Me vient trop folement tout le cœur enflammer.

D'un feu desesperé vous faites consommer
Mon cœur que vous brulez sans intermission,
Et si bien la fureur nourrist ma passion
Que la raison me faut dont je me deusse armer.

Ah ! garissez moi donc de ma fureur extreme,
Afin qu'avec raison honorer je vous puisse,
Ou pardonnez au moins mes fautes à vous mesme,

Et le peché commis en tatant vostre cuisse :
Car je n'eusse touché en lieu si deffendu,
Si pour trop vous aimer mon sens ne fust perdu.





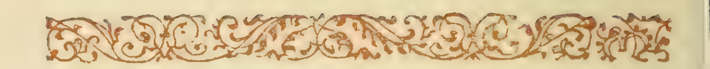
Si tost qu'entre les bois tu as beu la rosée,
Soit de nuict, soit de jour logé dans un buisson,
Des ailes tremoussant tu dis une chanson
D'une note rustique à plaisir composée.

Au contraire de toy j'ay la voix disposée
A chanter en ce bois, mais en autre façon.
Car tousjours en pleurant je desgoise mon son :
Aussi j'ay tousjours l'ame en larmes arrousée.

Je te gaigne à chanter : ta voix est de trois mois.
L'an entier est tesmoin des plaintes de ma voix,
Navré d'une beauté qui me tient en servage.

Mais helas! Rossignol, ou bien à mes chansons,
(Si quelque amour te point) accorde tes dous sons,
Ou laisse moy tout seul pleurer en ce bocage.





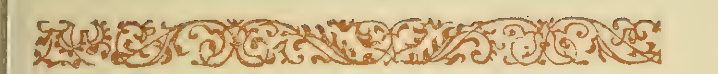
BELLE, gentille, honneste, humble, et douce Marie,
Qui mon cœur en voz yeux prisonnier detenez,
Et qui sans contredit à vostre gré menez
De vostre blanche main les brides de ma vie :

Quantes fois en l'esprit sens-je naistre une envie
De rompre voz liens par monceaux trançonnez ?
Mais mon ame s'en rit que vous emprisonnez,
Et qui mourroit de dueil sans vous estre asservie.

Ha je vous aime tant, que je suis fol pour vous.
J'ay perdu ma raison, et ma langue debile
Au milieu des propos vous nomme à tous les coups :

Vous comme son sujet, sa parolle, et son stile,
Et qui parlant ne fait qu'interpreter, sinon
Mon esprit qui ne pense en rien qu'en vostre nom.





QUAND je vous voy ma gentille maistresse,
Je deviens fol, sourd, muet, et sans ame :
Dedans mon sein mon pauvre cœur se pâme,
Entre-surpris de joye et de tristesse.

Mon poil au chef se frissonne et se dresse :
De glace froide une fiévre m'enflame ;
Je perds le sens, quand je vous voy, ma dame,
Et quand à vous pour parler je m'adresse.

Mon œil craint plus les vostres, qu'un enfant
Ne craint la verge, ou la fille sa mere,
Et toutefois vous ne m'estes severe,

Sinon au poinct que l'honneur vous defend.
Mais c'est assez, puis que de ma misere
La guerison d'autre part ne depend.





CHANSON

Mon cœur, ma toute, mon esmoy,
Voyez combien de merveilles
Vous achevez dedans moy
Par voz beautez nompareilles.

De telle façon voz yeux,
Vostre ris, et vostre grace,
Vostre front, et voz cheveux,
Et vostre angelique face

Me bruslent, depuis le jour
Que j'en eu la cognoissance,
Desirant d'extreme amour
En avoir la jouyssance :

Que sans l'aide de mes pleurs
Dont ma vie est arrosée,
Long temps a que les chaleurs
D'Amour l'eussent embrasée.

Au contraire vos beaux yeux,
Vostre ris, et vostre grace,
Vostre front, et vos cheveux,
Et vostre angelique face

Me gelent, depuis le jour
Que j'en eu la cognoissance,
Desirant d'extreme amour
En avoir la jouyssance :

Que sans l'aide des chaleurs
Dont mon ame est embrasée,
Long temps a que par mes pleurs
En eau se fust espuisée.

Mon cœur, ma toute, mon esmoy,
Voyez combien de merveilles
Vous achevez dedans moy
Par vos beautez nompareilles.



CHANSON

Je suis tellement amoureux,
Qu'au vray raconter je ne puis,
Ny où je suis, ne qui je suis,
Ny combien je suis malheureux.

J'ay pour mes hostes nuict et jour
La peine, le soing, et l'esmoy,
Qui tous pratiquent dessus moy
Toutes les cruautez d'Amour :

Et toutefois je n'ose armer
Ma raison pour vaincre le tort :
Car plus on me donne la mort,
Et plus je suis content d'aimer.





D'UNE *belle Marie, en une autre Marie,*
Belleau, je suis tombé, et dire ne te puis
De laquelle des deus plus amoureus je suis
Car j'en aime bien l'une, et l'autre est bien m'amie.

Plus mon affection en amour est demie
Et plus cette moitié me consumme d'ennuys,
Car au lieu d'une apart, deus au coup j'en poursuis
Et pour en aimer une, une autre je n'oblie :

Or tousjours l'amitié plus est enracinée
Plus long temps elle est ferme et plus est ostinée
A souffrir de l'amour l'orage vehement.

He ! sçais-tu pas, Belleau, que deus ancres getées
Quand les vens ont plus fort les ondes agitées,
Tiennent mieux une nef, qu'une ancre seulement ?





Rossignol mon mignon, qui dans cette saulaye
Vas seul de branche en branche à ton gré voletant
Et chantes à l'envy de moy qui vais chantant
Celle qui faut tousjours que dans la bouche j'aie.

Nous souspirons tous deus : ta douce voix s'essaie
De sonner l'amitié d'une qui t'aime tant,
Et moi triste je vais la beauté regrettant
Qui m'a fait dans le cœur une si aigre plaie.

Toutesfois, Rossignol, nous differons d'un poinct,
C'est que tu es aimé, et je ne le suis point,
Bien que tous deux aions les musiques pareilles :

Car tu flechis t'amie au dous bruit de tes sons,
Mais la mienne qui prent à dépit mes chansons
Pour ne les escouter, se bouche les oreilles.





J'AY desiré cent fois me transformer, et d'estre
Un esprit invisible, afin de me cacher
Au fond de vostre cœur, pour l'humeur rechercher
Qui vous fait contre moy si cruelle apparoistre.

Si j'estois dedans vous, au moins je serois maistre
De l'humeur qui vous fait contre l'Amour pecher,
Et si n'auriez ny pouls, ny nerfs dessous la chair,
Que je ne recherchasse à fin de vous cognoistre.

Je sçaurois maugré vous et voz complexions,
Toutes voz volontez, et vos conditions,
Et chasserois si bien la froideur de voz veines,

Que les flames d'Amour vous y allumeriez :
Puis quand je les voirrois de son feu toutes pleines,
Je me referois homme, et lors vous m'aimeriez.





POUR-CE que tu sçais bien que je t'aime trop mieus,
Trop mieus dix mille fois que je ne fais ma vie,
Que je ne fais mon cœur, ma bouche, ni mes yeus,
Plus que le nom de mort, tu fuis le nom d'amie.

Si je faisois semblant de n'avoir point envie
D'estre ton serviteur, tu m'aimerois trop mieus,
Trop mieus dix mille fois que tu ne fais ta vie,
Que tu ne fais ton cœur, ta bouche, ni tes yeus.

C'est d'amour la coustume, alors que plus on aime
D'estre tousjours hay : je le sçai par moimesme
Qui suis tousjours bany du meilleur de tes graces.

Quand je t'aime sur toute, helas, que doi-je faire!
Si je pensois garir mon mal par son contraire,
Je te voudrois hayr afin que tu m'aimasses.





QUAND je vous dis Adieu, Dame, mon seul apuy
Je laissé dans voz yeus mon cœur, pour sa demeure
En gaige de ma foi : et si ay depuis l'heure
Que je le vous laissay, tousjours vescu d'ennuy.

Mais pour Dieu je vous pri, me le rendre aujourdhuy
Que je suis retourné, de peur que je ne meure :
Ou bien que d'un clin d'œil vostre beauté m'asseure
Que vous me donnerez le vostre en lieu de luy.

Las! donnez-le moi donq, et de l'œil faittes signe
Que vostre cœur est mien et que vous n'avés rien
Qui ne soit fort joïeus, vous laissant, de me suivre.

Ou bien si vous voyé que je ne sois pas digne
D'avoir chez moy le vostre, aumoins rendés le mien,
Car sans avoir un cœur je ne sçaurois plus vivre.





CHANSON

Plus tu cognois que je brusle pour toi
Plus tu me fuis cruelle :
Plus tu cognois que je vis en esmoi,
Et plus tu m'es rebelle.

Te laisserai-je ? helas je suis trop tien,
Mais je beniray l'heure
De mon trespas : au moins s'il te plaist bien
Qu'en te servant je meure.





J'AVOIS cent fois juré de jamais ne revoir
(O serment d'amoureux !) l'angelique visage
Qui depuis quinze mois en peine et en servage
Emprisonne mon cœur que je ne puis r'avoir.

J'en avois fait serment : mais je n'ay le pouvoir
D'estre seigneur de moy : tant mon forcé courage
Violenté d'amour, et conduit par l'usage,
Y reguide mes pieds abusé de l'espoir.

» Le destin, Pardaillan, est une forte chose :
» L'homme dedans son cœur ses affaires dispose,
Et le ciel fait tourner ses desseins au rebours.

Je sçay bien que je fais ce que je ne doy faire,
Je sçay bien que je suy de trop folles amours :
Mais quoy ? puis que le ciel delibere au contraire.





CHANSON

Comme la cire peu à peu,
Quand pres de la flamme on l'approche,
Se fond à la chaleur du feu :
Ou comme au feste d'une roche
La neige, encores non foulée,
Au Soleil se perd escoulée :

Quand tu tournes tes yeux ardans
Sur moy, d'une œillade gentille,
Je sens tout mon cœur au dedans
Qui se consomme, et se distille,
Et ma pauvre ame n'a partie
Qui ne soit en feu convertie.

Comme une rose qu'un amant
Cache au sein de quelque pucelle,
Qu'elle enferme bien cherement
Pres de son tetin qui pommelle,
Puis chet fanie sur la place,
Au soir quand elle se deslace :

Et comme un liz par trop lavé
De quelque pluye printaniere,
Panche à bas son chef aggravé
Dessus la terre nourriciere,
Sans que jamais il se releve,
Tant l'humeur pesante le greve :

Ainsi ma teste à tous les coups
Se panche de tristesse à terre.
Sur moy ne bat veine ny pouls,
Tant la douleur le cœur me serre :

Je ne puis parler, et mon ame
Engourdie en mon corps se pâme.

Adonques pasmé je mourrois,
Si d'un seul baiser de ta bouche
Mon ame tu ne secourois,
Et mon corps froid comme une souche :
Me resoufflant en chaque veine
La vie par ta douce haleine.

Mais c'est pour estre tourmenté
De plus longue peine ordinaire,
Comme le cœur de Promethé,
Qui se renaist à sa misere,
Eternel repas miserable
De son vautour insatiable.





CHANSON

VOULANT, ô ma douce moitié,
T'asseurer que mon amitié
Ne se voirra jamais finie :
Je fis pour t'en asseurer mieux,
Un serment juré par mes yeux
Et par mon cœur, et par ma vie.

Tu jures ce qui n'est à toy,
Ton cœur et tes yeux sont à moy
D'une promesse irrevocable,
Ce me dis-tu : helas, au moins
Reçoy mes larmes pour tesmoins
Que ma parolle est veritable.

Alors, belle, tu me baisas,
Et doucement desattizas
Mon feu de l'air de ton visage :
Puis tu fis signe de ton œil,
Que tu recevois bien mon dueil
Et mes larmes pour tesmoignage.



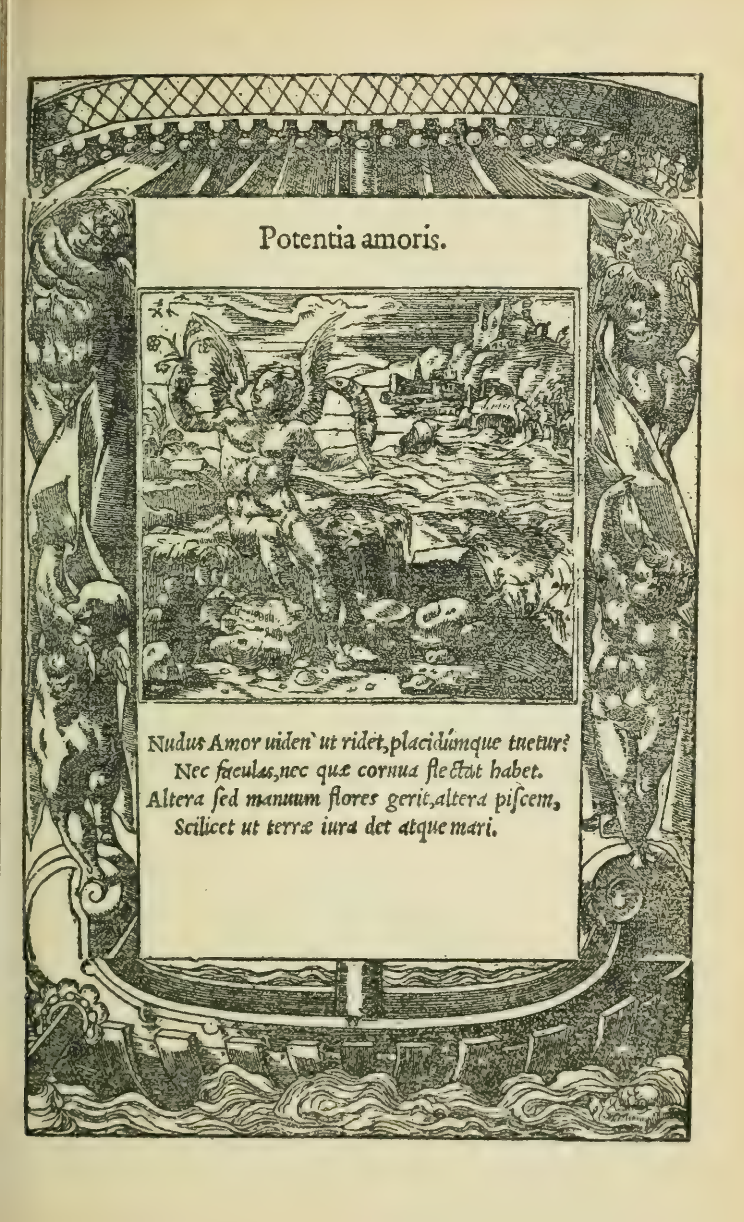
CHANSON

Si je t'assauls, Amour, Dieu qui m'est trop cognu!
Pour neant en ton camp je feray des alarmes :
Tu es un vieil routier, et bien appris aux armes,
Et moy jeune guerrier, mal appris, et tout nu.

Si je suis devant toy, je ne sçaurois aller
En lieu que je ne sois devancé de ton aile :
Si je veux me cacher, l'amoureuse estincelle
Qui reluist en mon cœur, me viendra déceler.

Si je veux m'embarquer, tu es fils de la mer,
Si je m'enleve au ciel, ton pouvoir y commande,
Si je tombe aux enfers, ta puissance y est grande :
Ainsi maistre de tout, force m'est de t'aimer.

Or je t'aimeray donq, bien qu'envis de mon cœur,
Si c'est quelque amitié que d'aimer par contrainte :
» *Toutefois (comme on dit) on voit souvent la crainte*
» *S'accompagner d'amour, et l'amour de la peur.*



Potentia amoris.

Nudus Amor uiden' ut ridet, placidúmque tuetur?
Nec faculas, nec quæ cornua flectat habet.
Altera ſed manuum flores gerit, altera piſcem,
Scilicet ut terræ iura det atque mari.



MARIE, tout ainsi que vous m'avez tourné
Ma raison, qui de libre est maintenant servile,
Ainsi m'avez tourné mon grave premier stile,
Qui pour chanter si bas n'estoit point ordonné.

Au moins si vous m'aviez pour ma perte donné
Congé de manier vostre cuisse gentile,
Ou bien si vous estiez à mes desirs facile,
Je n'eusse regretté mon stile abandonné.

Las! ce qui plus me deult, c'est que n'estes contante
De voir que ma Muse est si basse et si rampante,
Qui souloit apporter aux François un effroy.

Mais vostre peu d'amour ma loyauté tourmente,
Et sans aucun espoir d'une meilleure attente
Tousjours vous me liez, et triomphez de moy.



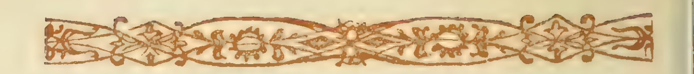


CHANSON

Je suis un Demi-dieu, quand assis vis à vis
De toy, mon cher soucy, j'escoute les devis.
Devis entre-rompuz d'un gracieux sou-rire,
Sou-ris qui me retient le cœur emprisonné :
Car en voyant tes yeux, je me pasme estonné,
Et de mes pauvres flancs un seul mot je ne tire.

Ma langue s'engourdit, un petit feu me court
Fretillant sous la peau : je suis muet et sourd,
Un voile sommeillant dessus mes yeux demeure :
Mon sang devient glacé, le courage me faut.
Mon esprit s'evapore, et alors peu s'en faut
Que sans ame à tes pieds estendu je ne meure.





J'AY l'ame pour un lict de regrets si touchée,
Que nul homme jamais ne fera que j'approuche
De la chambre amoureuse, encor moins de la couche
Où je vy ma maistresse au mois de May couchée.

Un somme languissant la tenoit mi-panchée
Dessus le coude droit, fermant sa belle bouche,
Et ses yeux, dans lesquels l'archer Amour se couche,
Ayant tousjours la fleche à la corde encochée.

Sa teste en ce beau mois, sans plus, estoit couverte
D'un riche escofion ouvré de soye verte,
Où les Graces venoient à l'envy se nicher,

Puis en ses beaux cheveux choisissoient leur demeure.
J'en ay tel souvenir, que je voudrois qu'à l'heure
(Pour jamais n'y penser) son œil m'eust fait rocher.







CHANSON

HIER-SOIR, Marie, en prenant maugré toy
Un doux baiser, acoudé sur ta couche,
Sans y penser je laissay dans ta bouche
L'ame en baisant, qui s'enfuït de moy.

Comme j'estois sur le poinct de mourir,
Et que mon ame amusée à te suivre,
Ne revenoit mon corps faire revivre,
Je r'envoyai mon cœur pour la querir.

Mais mon cœur pris de ton œil blandissant
Aima trop mieux estre chez toy (ma dame)
Que retourner : et non-plus qu'à mon ame
Ne luy chalut de mon corps perissant.

Et si je n'eusse en te baisant ravy
De ton haleine une vapeur ardente,
Qui depuis seule (en lieu de l'ame absente
Et de mon cœur) de vie m'a servy :

Voulant harsoir mon tourment appaiser,
Par qui sans ame et sans cœur je demeure,
Je fusse mort entre tes bras à l'heure
Que maugré toy je te pris un baiser.





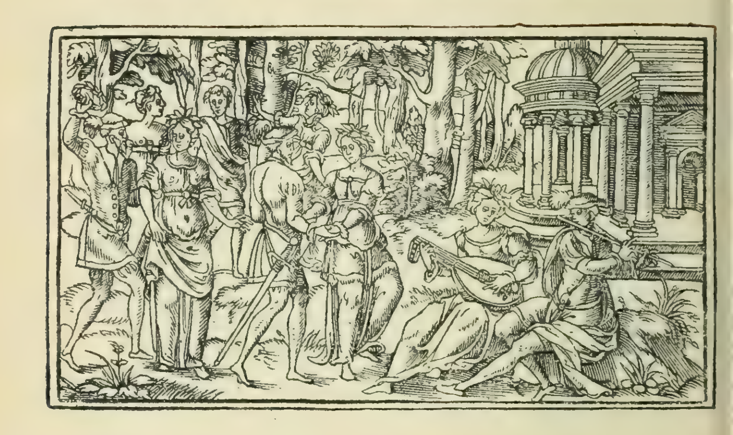
AMOUR voyant du ciel un pescheur sur la mer,
Calla son aile bas sur le bord du navire :
Puis il dit au pescheur, Je te pri' que je tire
Ton reth, qu'au fond de l'eau le plomb fait abysmer.

Un Daulphin qui sçavoit le feu qui vient d'aimer,
Voyant Amour sur l'eau, à Thetis le va dire :
« Thetis, si quelque soin vous tient de nostre empire,
Secourez-le, ou bien tost il s'en va consumer. »

Thetis laissa de peur sa caverne profonde,
Haussa le chef sur l'eau, et vit Amour sur l'onde,
Puis elle s'escria : Mon mignon, mon nepveu,

Fuyez, et ne bruslez mes ondes, je vous prie.
Ma tante, dit Amour, n'ayez peur de mon feu,
Je le perdis hier dans les yeux de Marie.





CHANSON

QUAND j'estois libre, ains que l'amour cruelle
Ne fust esprise encore en ma mouëlle,
Je vivois bien-heureux :
De toutes parts cent mille jeunes filles
Se travailloient par leurs flames gentilles
A me rendre amoureux.

Mais tout ainsi qu'un beau Poulain farouche,
Qui n'a masché le frein dedans la bouche,
Va seulet escarté,

N'ayant soucy, sinon d'un pied superbe
A mille bonds fouler les fleurs et l'herbe,
Vivant en liberté :

Ores il court le long d'un beau rivage,
Ores il erre au fond d'un bois sauvage,
Fuyant de sault en sault :
De toutes parts les Poutres hanissantes
Luy font l'amour, pour-neant blandissantes
A luy qui ne s'en chaut :

Ainsi j'allois, desdaignant les pucelles,
Qu'on estimoit en beauté les plus belles,
Sans respondre à leur vueil :
Lors je vivois amoureux de moy-mesme,
Content et gay, sans porter couleur blesme
Ny les larmes à l'œil.

J'avois escrite au plus haut de la face,
Avec l'honneur une agreable audace
Pleine d'un franc desir :
Avec le pied marchoit ma fantasie
Où je voulois, sans peur ne jalousie,
Seigneur de mon plaisir.

Mais aussi tost que par mauvais desastre
Je vey ton sein blanchissant comme albastre,
Et tes yeux, deux soleils,
Tes beaux cheveux espanchez par ondées,
Et les beaux liz de tes lévres bordées
De cent œillets vermeils,

Incontinent j'appris que c'est service :
La liberté de mes ans la nourrice,
S'eschappa loin de moy :
Dedans tes reths ma premiere franchise
Pour obeyr à ton bel œil, fut prise
Esclave sous ta loy.

Lors tu serras mes deux mains à la chesne,
Mon cœur au cep, et l'esprit à la gesne,
Maistresse sans pitié,
Ainsi qu'en mer un rigoreux Corsere,
Fils d'un rocher, n'a pitié d'un forcere
A la chesne lié.

Tu mis cruelle, en signe de conqueste,
Comme veinqueur, tes deux pieds sur ma teste,
Et du front m'as osté

L'honneur, la honte, et l'audace premiere
Acouhardant mon ame prisonniere,
Serve à ta volonté.

Vengeant d'un coup mille fautes commises,
Et les beautez qu'à grand tort j'avois mises
Par-avant à mespris,
Qui me prioient, en lieu que je te prie :
Mais d'autant plus que mercy je te crie,
Tu es sourde à mes cris.

Et ne responds non plus que la fontaine,
Qui de Narcis mira la forme vaine,
En vengeant à son bort
Mille beautez des Nymphes amoureuses,
Que cest enfant par mines desdaigneuses
Avoit mises à mort.





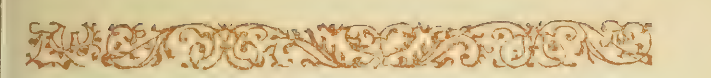
JE mourrois de plaisir voyant par ces bocages
Les arbres enlassez de lhyerres espars,
Et la verde lambrunche errante en mille pars
Sur l'aubespin fleury pres des roses sauvages.

Je mourrois de plaisir, oyant les doux ramages
Des Hupes, des Coqus, et des Ramiers rouhars
De sur un arbre verd bec en bec fretillars,
Et des Tourtres aussi voyant les mariages :

Je mourrois de plaisir, voyant en ces beaux mois
Debusquer au matin le Chevreuil hors du bois,
Et de voir fretiller dans le ciel l'Alouëtte :

Je mourrois de plaisir, où je languis transy,
Absent de la beauté qu'en ce bois je souhaite :
» Un demy jour d'absence est un an de soucy.





CHANSON

Pourquoy tournez vous voz yeus
Gracieus,
De moi quand voulez m'occire ?
Comme si n'aviez pouvoir
Par me voir
D'un seul regard me destruire ?

Las ! vous le faites afin,
Que ma fin
Ne me semblast bien heureuse,
Si j'allois en perissant
Jouissant
De vostre œillade amoureuse.

Mais quoy ? vous abusez fort,
Cette mort,
Qui vous semble tant cruelle,
Me semble un gaing de bon heur
Pour l'honneur
De vous, qui estes si belle.





CHANSON

Qui veut sçavoir Amour et sa nature,
Son arc, ses feux, ses traits et sa pointure,
Quel est son estre, et que c'est qu'il desire,
Lise ces vers, je m'en vay le decrire.

C'est un plaisir tout remply de tristesse,
C'est un tourment tout confit de liesse,

Un desespoir où tousjours on espere,
Un esperer où l'on se desespere.

C'est un regret de jeunesse perdue,
C'est dedans l'air une poudre espandue,
C'est peindre en l'eau, et c'est vouloir encore
Prendre le vent, et desnoircir un More.

C'est un feint ris, c'est une douleur vraye,
C'est sans se plaindre avoir au cœur la playe,
C'est devenir valet en lieu de maistre,
C'est mille fois le jour mourir et naistre.

C'est un fermer à ses amis la porte
De la raison qui languist presque morte,
Pour en bailler la clef à l'ennemie,
Qui la reçoit sous ombre d'estre amie.

C'est mille maux pour une seule œillade,
C'est estre sain, et feindre le malade,
C'est en mentant se parjurer, et faire
Profession de flatter et de plaire.

C'est un grand feu couvert d'un peu de glace,
C'est un beau jeu tout remply de fallace.

C'est un despit, une guerre, une tréve,
Un long penser, une parole bréve.

C'est par dehors dissimuler sa joye,
Celant une ame au dedans qui larmoye :
C'est un malheur si plaisant, qu'on desire
Tousjours languir en un si beau martire.

C'est une paix qui n'a point de durée,
C'est une guerre au combat asseurée,
Où le veincu reçoit toute la gloire,
Et le veinqueur ne gaigne la victoire.

C'est une erreur de jeunesse qui prise
Une prison trop plus que sa franchise :
C'est un penser qui jamais ne repose,
Et pour sujet n'a jamais qu'une chose.

Bref, Nicolas, c'est une jalousie,
C'est une fiévre en une frenaisie.
Quel plus grand mal au monde pourroit estre,
Que recevoir une femme pour maistre ?

Donques afin que ton cœur ne se mette
Sous les liens d'une loy si sujette,
Si tu m'en crois, prens y devant bien garde :
» *Le repentir est une chose tarde.*



AMOURETTE

OR' que l'hyver roidist la glace espesse,
Reschaufon nous ma gentille maistresse,
Non acroupis dans le fouyer cendreux,
Mais au plaisir des combats amoureux.
Assison-nous sur ceste verte couche :
Sus baisez-moy de ceste belle bouche,
Pressez mon col de voz bras despliez,
Et maintenant vostre mere oubliez.

Que de la dent vostre tetin je morde,
Que voz cheveux fil à fil je destorde :
Il ne faut point en si folastres jeux,
Comme au dimenche arrenger ses cheveux.

Approchez-vous, tendez-moy vostre jouë.
Vous rougissez ? il fault que je me jouë.
Vous sou-riez : avez-vous point ouy
Quelque doux mot qui vous ayt resjouy ?
Je vous disois que la main j'allois mettre
Sur voz genoux : le voulez-vous permettre ?

Ne fuyez pas, maistresse : je voy bien
Au clin des yeux que vous le voulez bien.
Je vous entens en voyant vostre mine.
Je jure Amour, que vous estes si fine,
Que pour mourir de bouche ne diriez
Qu'on vous baisast, bien que le desiriez :
Car toute fille, encor' qu'elle ait envie
Du jeu d'aimer, desire estre ravie.
Tesmoin en est Helene, qui suivit
D'un franc vouloir celuy qui la ravit.

Je veux user d'une douce main forte.
Ha vous tombez : vous faites ja la morte.
Sus, endurez ce doux je ne sçay quoy :
Sans vous baiser vous moqueriez de moy
En vostre lit quand vous seriez seulette.
Or sus, c'est fait, ma gentille doucette :
Recommençon à fin que noz beaux ans
Soient reschaufez de combas si plaisans.







LA QUENOILLE

QUENOILLE, de Pallas la compagne et l'amie,
Cher present que je porte à ma chere Marie,
Afin de soulager l'ennuy qu'elle a de moy,
Disant quelque chanson en filant de sur toy,
Faisant pirouëter, à son huis amusée
Tout le jour, son rouët et sa grosse fusée.

Quenoille, je te meine où je suis arresté :
Je voudrois racheter par toy ma liberté.
Tu ne viendras és mains d'une mignonne oisive,
Qui ne fait qu'attifer sa perruque lascive,
Et qui perd tout son temps à mirer et farder
Sa face, à celle fin qu'on l'aille regarder :
Mais bien entre les mains d'une disposte fille,
Qui devide, qui coust, qui mesnage, et qui file
Avecques ses deux sœurs, pour tromper ses ennuis,
L'hyver devant le feu, l'esté devant son huis.

Aussi je ne voudrois que toy, Quenoille faite
En nostre Vandomois (où le peuple regrette
Le jour qui passe en vain) allasses en Anjou
Pour demeurer oisive, et te rouiller au clou.
Je te puis asseurer que sa main delicate
Filera dextrement quelque drap d'escarlate,
Qui si fin et si souëf en sa laine sera,
Que pour un jour de feste un Roy le vestira.

Suy-moy donc, tu seras la plus que bien venue,
Quenoille, des deux bouts et greslette et menue,
Un peu grosse au milieu, où la filace tient
Estreinte d'un riban, qui de Montoire vient.

Aime-laine, aime-fil, aime-estain, maisonniere,
Longue, Palladienne, enflée, chansonniere,
Suy-moy, laisse Coustures, et allons à Bourgueil,
Où, Quenoille, on te doit recevoir d'un bel œil.
» *Car le petit present, qu'un loyal ami donne,*
» *Passe des puissans Rois le sceptre et la couronne.*







CHANSON

QUAND ce beau Printemps je voy,
J'apperçoy
Rajeunir la terre et l'onde,
Et me semble que le jour,
Et l'Amour,
Comme enfans naissent au monde.

Le jour qui plus beau se fait,
Nous refait
Plus belle et verde la terre,
Et Amour armé de traits

Et d'attraits,
Dans noz cœurs nous fait la guerre.

Il respand de toutes parts
Feux et dards,
Et domte sous sa puissance
Hommes, Bestes et Oiseaux,
Et les eaux
Luy rendent obeïssance.

Venus avec son enfant
Triomphant
Au haut de son Coche assise,
Laisse ses Cygnes voler
Parmy l'air
Pour aller voir son Anchise.

Quelque part que ses beaux yeux
Par les cieux
Tournent leurs lumieres belles,
L'air qui se monstre serein,
Est tout plein
D'amoureuses estincelles.

Puis en descendant à bas
Sous ses pas

Croissent mille fleurs écloses :
Les beaux liz et les œillets
Vermeillets
Y naissent entre les roses.

Je sens en ce mois si beau
Le flambeau
D'Amour qui m'eschaufe l'ame,
Y voyant de tous costez
Les beautez
Qu'il emprunte de ma dame.

Quand je voy tant de couleurs
Et de fleurs
Qui esmaillent un rivage,
Je pense voir le beau teint,
Qui est peint
Si vermeil en son visage.

Quand je voy les grands rameaux
Des ormeaux,
Qui sont lassez de lierre,
Je pense estre pris és latz
De ses bras,
Et que mon col elle serre.

Quand j'entens la douce vois
Par les bois
Du gay Rossignol qui chante,
D'elle je pense jouyr,
Et ouyr
Sa douce voix qui m'enchante.

Quand Zephire meine un bruit
Qui se suit
Au travers d'une ramée,
Des propos it me souvient
Que me tient
La bouche de mon aimée.

Quand je voy en quelque endroit
Un Pin droit,
Ou quelque arbre qui s'esleve,
Je me laisse decevoir,
Pensant voir
Sa belle taille et sa greve.

Quand je voy dans un jardin
Au matin
S'esclorre une fleur nouvelle,

J'accompare le bouton
Au teton
De son beau sein qui pommelle.

Quand le Soleil tout riant
D'orient
Nous monstre sa blonde tresse,
Il me semble que je voy
Pres de moy
Lever ma belle maistresse.

Quand je sens parmy les prez
Diaprez
Les fleurs dont la terre est pleine,
Lors je fais croire à mes sens,
Que je sens
La douceur de son haleine.

Bref je fais comparaison
Par raison
Du Printemps et de m'amie :
Il donne aux fleurs la vigueur,
Et mon cœur
D'elle prend vigueur et vie.

Je voudrois au bruit de l'eau
D'un ruisseau
Desplier ses tresses blondes,
Frizant en autant de nœuds
Ses cheveux,
Que je verrois frizer d'ondes.

Je voudrois pour la tenir,
Devenir
Dieu de ces forests desertes,
La baisant autant de fois,
Qu'en un bois
Il y a de feuilles vertes.

Ma maistresse, mon soucy,
Vien icy,
Vien contempler la verdure :
Les fleurs de mon amitié
Ont pitié,
Et seule tu n'en as cure.

Au moins leve un peu tes yeux
Gracieux,
Et voy ces deux colombelles,

Qui font naturellement
Doucement
L'amour du bec et des ailes :

Et nous sous ombre d'honneur,
Le bon heur
Trahissons par une crainte :
Les oiseaux sont plus heureux
Amoureux,
Qui font l'amour sans contrainte.

Toutesfois ne perdons pas
Noz esbats
Pour ses loix tant rigoureuses :
Mais si tu m'en crois vivons,
Et suivons
Les colombes amoureuses.

Pour effacer mon esmoy
Baise moy,
Rebaise moy ma Déesse :
Ne laissons passer en vain
Si soudain
Les ans de nostre jeunesse.





CHANSON

Douce Maistresse, touche
Pour soulager mon mal,
Mes lévres de ta bouche
Plus rouge que Coral :
D'un doux lien pressé
Tien mon col embrassé.

Puis face dessus face
Regarde moy les yeux,
Afin que ton trait passe
En mon cœur soucieux,
Lequel ne vit sinon
D'Amour et de ton nom.

Je l'ay veu fier et brave,
Avant que ta beauté
Pour estre son esclave
Du sein me l'eust osté :
Mais son mal luy plaist bien.
Pourveu qu'il meure tien.

Belle, par qui je donne
A mes yeux tant d'esmoy,
Baise moy ma mignonne,
Cent fois rebaise moy :
Et quoy ? faut-il en vain
Languir dessus mon sein ?

Maistresse, je n'ay garde
De vouloir t'esveiller.
Heureux quand je regarde
Tes beaux yeux sommeiller :
Heureux quand je les voy
Endormis dessus moy.

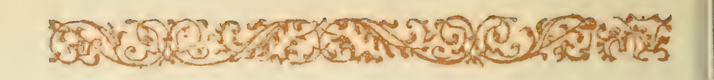
Veux-tu que je les baise
Afin de les ouvrir ?
Hà, tu fais la mauvaise
Pour me faire mourir :
Je meurs entre tes bras,
Et s'il ne t'en chaut pas !

Hà ! ma chere ennemie,
Si tu veux m'appaiser,
Redonne moy la vie

Par l'esprit d'un baiser.
Hà! j'en ay la douceur
Sentie au fond du cœur.

C'est une brusque rage
Qui nous poinct doucement,
Quand d'un mesme courage
On s'aime ardentement.
Heureux sera le jour
Que je mourray d'amour.





TEMPVS VINCIT FAMA.

Le Temps vaincq Renommee.

CESSE tes pleurs, mon livre : il n'est pas ordonné
Du destin, que moy vif tu sois riche de gloire :
Avant que l'homme passe outre la rive noire,
L'honneur de son travail ne luy est point donné.

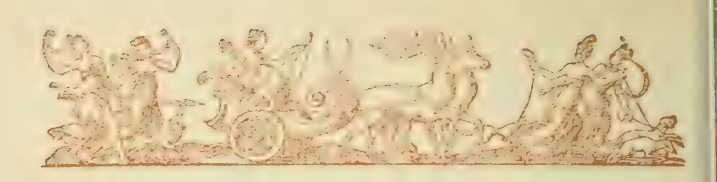
Quelqu'un apres mille ans de mes vers estonné
Viendra dedans mon Loir, comme en Permesse, boire :

Et voyant mon pays, à peine pourra croire
Que d'un si petit champ Ronsard se vante né.

Pren mon livre, pren cœur : la vertu precieuse
» *De l'homme, quand il vit, est tousjours odieuse :*
» *Mais apres le trespas chacun le pense un Dieu.*

» *La rancœur nuit tousjours à ceux qui sont en vie :*
» *Sur les vertus d'un mort elle n'a plus de lieu,*
» *Et la postérité rend l'honneur sans envie.*





Ce premier jour de May, Helene, je vous jure
Par Castor, par Pollux, voz deux freres jumeaux,
Par la vigne enlassée à l'entour des ormeaux,
Par les prez, par les bois herissez de verdure,

Par le Printemps sacré, fils aisné de Nature,
Par le sablon qui roule au giron des ruisseaux,
Par tous les rossignols, merveille des oiseaux,
Qu'autre part je ne veux chercher autre avanture.

Vous seule me plaisez : j'ay par election,
Et non à la volée, aimé vostre jeunesse :
Aussi je prens en gré toute ma passion.

Je suis de ma fortune autheur, je le confesse :
La vertu m'a conduit en telle affection :
Si la vertu me trompe, adieu, belle Maistresse,





MA douce Helene, non, mais bien ma douce haleine,
Qui froide rafraischis la chaleur de mon cœur,
Je prens de ta vertu cognoissance et vigueur,
Et ton œil, comme il veut, à son plaisir me meine.

Heureux celuy qui souffre une amoureuse peine
Pour un nom si fatal : heureuse la douleur,
Bien-heureux le torment, qui vient pour la valeur
Des yeux, non pas des yeux, mais des flames d'Helene.

Nom, malheur des Troyens, sujet de mon souci,
Ma sage Penelope, et mon Helene aussi,
Qui d'un soin amoureux tout le cœur m'envelope ;

Nom, qui m'a jusqu'au ciel de la terre enlevé,
Qui eust jamais pensé que j'eusse retrouvé
En une mesme Helene une autre Penelope ?





CHANSON

QUAND je devise assis aupres de vous,
Tout le cœur me tressaut :
Je tremble tout de nerfs et de genous,
Et le pouls me defaut.
Je n'ay ny sang, ny esprit, ny haleine,
Qui ne se trouble en voyant mon Heleine,
Ma chere et douce peine.

Je deviens fol, je perds toute raison :
Cognoistre je ne puis
Si je suis libre, ou captif en prison :
Plus en moy je ne suis.
En vous voyant, mon œil perd cognoissance :
Le vostre altere et change mon essence,
Tant il a de puissance.

Vostre beauté me faict en mesme temps
Souffrir cent passions :
Et toutesfois tous mes sens sont contens,
Divers d'affections.

L'œil vous regarde, et d'autre part l'oreille
Oyt vostre voix, qui n'a point de pareille,
Du monde la merveille.

Voylà comment vous m'avez enchanté,
Heureux de mon malheur :
De mon travail je me sens contenté,
Tant j'aime ma douleur :
Et veux tousjours que le torment me tienne,
Et que de vous tousjours il me souvienne,
Vous donnant l'ame mienne.

Donc ne cherchez de parler au Devin,
Qui sçavez tout charmer :
Vous seule auriez un esprit tout divin
Si vous pouviez aimer.
Que pleust à Dieu, ma moitié bien-aimée,
Qu'Amour vous eust d'une fleche enflamée
Autant que moy charmée.

En se jouant il m'a de part en part
Le cœur outrepercé :
A vous s'amie il n'a monstré le dart
Duquel il m'a blessé.

De telle mort heureux je me confesse,
Et ne veux point que le soucy me laisse
Pour vous, belle Maistresse.

Dessus ma tombe escrivez mon soucy
En lettres grossement :
Le Vandomois, lequel repose icy,
Mourut en bien aimant.
Comme Pâris, là bas faut que je voise,
Non pour l'amour d'une Helene Gregeoise,
Mais d'une Saintongeoise.







L'AUTRE jour que j'estois sur le haut d'un degré,
Passant tu m'advisas, et me tournant la veuë,
Tu m'esblouys les yeux, tant j'avois l'ame esmeuë
De me voir en sursaut de tes yeux rencontré.

Ton regard dans le cœur, dans le sang m'est entré
Comme un esclat de foudre alors qu'il fend la nue ;

J'euz de froid et de chaud la fiévre continue,
D'un si poignant regard mortellement outré.

Et si ta belle main passant ne m'eust fait signe,
Main blanche, qui se vante estre fille d'un Cygne,
Je fusse mort, Helene, aux rayons de tes yeux :

Mais ton signe retint l'ame presque ravie,
Ton œil se contenta d'estre victorieux,
Ta main se resjouyt de me donner la vie.





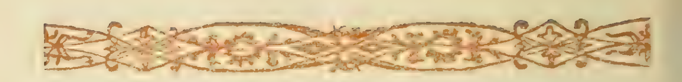
Te regardant assise aupres de ta cousine,
Belle comme une Aurore, et toy comme un Soleil
Je pensay voir deux fleurs d'un mesme teint pareil,
Croissantes en beauté, sur la rive voisine.

La chaste, saincte, belle et unique Angevine,
Viste comme un esclair, sur moy jetta son œil :
Toy comme paresseuse, et pleine de sommeil,
D'un seul petit regard tu ne m'estimas digne.

Tu t'entretenois seule au visage abaissé,
Pensive toute à toy, n'aimant rien que toymesme,
Desdaignant un chascun d'un sourcil ramassé,

Comme une qui ne veut qu'on la cherche ou qu'on l'aime.
J'euz peur de ton silence, et m'en allay tout blesme,
Craignant que mon salut n'eust ton œil offensé.





Je fuy les pas frayez du meschant populaire,
Et les villes où sont les peuples amassez :
Les rochers, les forests desja sçavent assez
Quelle trampe a ma vie estrange et solitaire.

Si ne suis-je si seul, qu'Amour mon secretaire
N'accompagne mes pieds debiles et cassez :
Qu'il ne conte mes maux et presens et passez
A ceste voix sans corps, qui rien ne sçauroit taire.

Souvent plein de discours, pour flatter mon esmoy,
Je m'arreste, et je dy : Se pourroit-il bien faire
Qu'elle pensast, parlast, ou se souvint de moy ?

Qu'à sa pitié mon mal commençast à desplaire ?
Encor que je me trompe, abusé du contraire,
Pour me faire plaisir, Helene, je le croy.





Nous promenant tous seuls, vous me distes, Maistresse,
Qu'un chant vous desplaisoit, s'il estoit doucereux ;
Que vous aimiez les plaints des chetifs amoureux,
Toute voix lamentable, et pleine de tristesse.

Et pource (disiez-vous) : Quand je suis loin de presse
Je choisis voz Sonets qui sont plus douloureux,
Puis d'un chant qui est propre au sujet langoureux,
Ma nature et Amour veulent que je me paisse.

Voz propos sont trompeurs. Si vous aviez soucy
De ceux qui ont un cœur larmoyant et transy,
Je vous ferois pitié par une sympathie :

Mais vostre œil cauteleux, trop finement subtil,
Pleure en chantant mes vers, comme le Crocodil,
Pour mieux me desrober par feintise la vie.





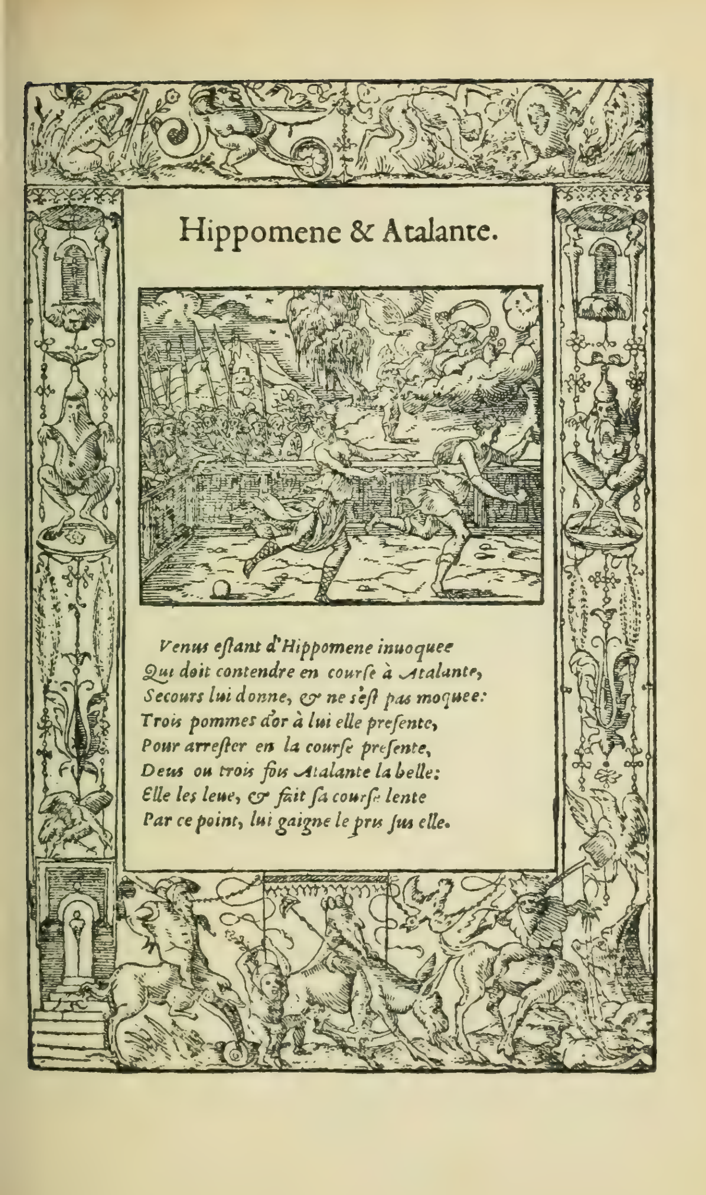
CENT et cent fois le jour l'Orange je rebaise,
Et le palle Citron qui viennent de ta main,
Doux present amoureux, que je loge en mon sein,
Pour leur faire sentir combien je sens de braise.

Quand ils sont demy-cuits, leur chaleur je r'appaise,
Versant des pleurs dessus, dont triste je suis plein :
Et de ta mauvaistié avec eux je me plain,
Qui cruelle te ris de me voir à mal-aise.

Oranges et Citrons sont symboles d'Amour ;
Ce sont signes muets, que je puis quelque jour
T'arrester, comme fit Hippomene Atalante.

Mais je ne le puis croire : Amour ne le veut pas,
Qui m'attache du plomb pour retarder mes pas,
Et te donne à fuyr des ailes à la plante.





Hippomene & Atalante.

Venus estant d'Hippomene inuoquee
Qui doit contendre en course à Atalante,
Secours lui donne, & ne s'est pas moquee:
Trois pommes d'or à lui elle presente,
Pour arrester en la course presente,
Deus ou trois fois Atalante la belle:
Elle les leue, & fait sa course lente
Par ce point, lui gaigne le pris sus elle.



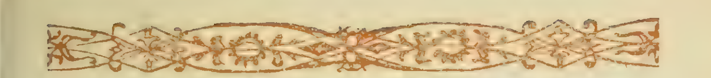
TOUSJOURS pour mon sujet il faut que je vous aye :
Je meurs sans regarder voz deux Astres jumeaux
Voz yeux, mes deux Soleils qui m'esclairent si beaux,
Qu'à trouver autre jour autre part je n'essaye.

Le chant du Rossignol m'est le chant d'une Orfraye,
Roses me sont Chardons, de l'ancre les ruisseaux,
La Vigne mariée à l'entour des Ormeaux,
Et le Printemps sans vous m'est une dure playe.

Mon plaisir en ce mois est de voir les Coloms
S'emboucher bec à bec de baisers doux et longs,
Dés l'aube jusqu'au soir que le Soleil se plonge.

O bienheureux Pigeons, vray germe Cyprien,
Vous avez par nature et par effect le bien
Que je n'ose esperer tant seulement en songe.





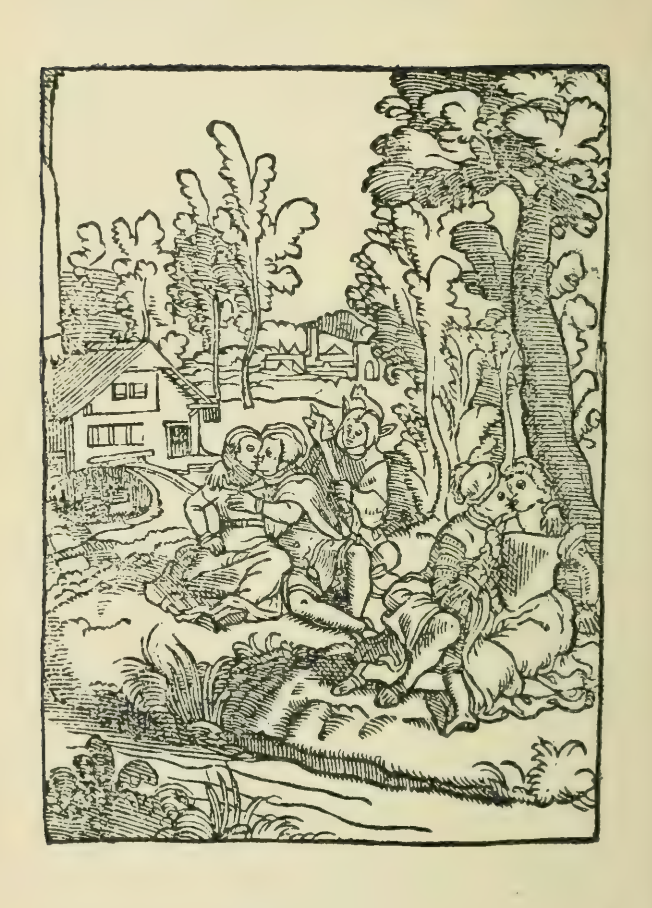
VOICY le mois d'Avril, où nasquit la merveille
Qui fait en terre foy de la beauté des cieux,
Le mirouer de vertu, le Soleil de mes yeux,
Qui vit comme un Phenix au monde sans pareille.

Les Œillets et les Liz et la Rose vermeille
Servirent de berceau : la Nature et les Dieux
La regarderent naistre en ce mois gracieux :
Puis Amour la nourrit des douceurs d'une Abeille.

Les Muses, Apollon et les Graces estoient
Assises tout autour, qui à l'envy jettoient
Des fleurs sur l'Angelette. Ah! ce mois me convie

D'eslever un autel, et, suppliant Amour
Sanctifier d'Avril le neufiesme jour,
Qui m'est cent fois plus cher que celuy de ma vie.







CHANSON

Plus estroit que la Vigne à l'Ormeau se marie
De bras souplement forts,
Du lien de tes mains, Maistresse, je te prie,
Enlasse moy le corps.

Et feignant de dormir, d'une mignarde face
Sur mon front panche toy :
Inspire, en me baisant, ton haleine et ta grace
Et ton cœur dedans moy.

Puis appuyant ton sein sur le mien qui se pâme,
Pour mon mal appaiser,
Serre plus fort mon col, et me redonne l'ame
Par l'esprit d'un baiser.

Si tu me fais ce bien, par tes yeux je te jure,
Serment qui m'est si cher,
Que de tes bras aimez jamais nulle aventure
Ne pourra m'arracher.

Mais, souffrant doucement le joug de ton empire,
Tant soit-il rigoureux,
Dans les Champs Elisez une mesme navire
Nous passera tous deux.

Là morts de trop aimer, sous les branches Myrtines
Nous voirrons tous les jours
Les Heros pres de nous avec les Heroïnes
Ne parler que d'amours.

Tantost nous danserons par les fleurs des rivages
Sous les accords divers,
Tantost lassez du bal, irons sous les ombrages
Des Lauriers tousjours verds :

Où le mollet Zephire en haletant secouë
De souspirs printaniers
Ores les Orangers, ores mignard se jouë
Parmy les Citronniers.

Là du plaisant Avril la saison immortelle
Sans eschange se suit :
La terre sans labeur de sa grasse mammelle
Toute chose y produit.

D'embas la troupe saincte, autrefois amoureuse,
Nous honorant sur tous,
Viendra nous saluer, s'estimant bien-heureuse
De s'accointer de nous,

Et nous faisant asseoir dessus l'herbe fleurie
De toutes au milieu,
Nulle, et fust-ce Procris, ne sera point marrie
De nous quitter son lieu.

Non celles qui s'en vont toutes seules ensemble,
Artemise et Didon :
Non ceste belle Greque, à qui ta beauté semble
Comme tu fais de nom.





J'AVOIS, en regardant tes beaux yeux, enduré
Tant de flames au cœur, qu'une aspre seicheresse
Avoit cuitte ma langue en extresme destresse,
Ayant de trop parler tout le corps alteré.

Lors tu fis apporter en ton vase doré
De l'eau froide d'un puits ; et la soif qui me presse
Me fit boire à l'endroit où tu bois, ma Maistresse,
Quand ton vaisseau se voit de ta lévre honoré.

Mais le vase amoureux de ta bouche qu'il baise,
En reschaufant ses bords du feu qu'il a receu,
Le garde en sa rondeur comme en une fournaise.

Seulement au toucher je l'ay bien apperceu.
Comment pourroy-je vivre un quart d'heure à mon aise
Quand je sens contre moy l'eau se tourner en feu?





Je sens de veine en veine une chaleur nouvelle,
Qui me trouble le sang et m'augmente le soing.
Adieu ma liberté, j'en appelle à tesmoing
Ce mois, qui du beau nom d'Aphrodite s'appelle.

Comme les jours d'Avril mon mal se renouvelle.
Amour, qui tient mon Astre et ma vie en son poing,
M'a tant seduit l'esprit, que de pres et de loing
Tousjours à mon secours en vain je vous appelle.

Je veux rendre la place, en jurant vostre nom,
Que le premier article, avant que je la rende,
C'est qu'un cœur amoureux ne veult de compaignon.

L'amant, non plus qu'un Roy, de rival ne demande.
Vous aurez en mes vers un immortel renom.
Pour n'avoir rien de vous la recompense est grande.







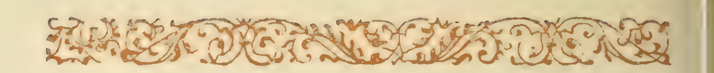
MADAME se levoit un beau matin d'Esté,
Quand le Soleil attache à ses chevaux la bride;
Amour estoit present avec sa trousse vuide,
Venu pour la remplir des traicts de sa clarté.

J'entre-vy dans son sein deux pommes de beauté.
Telles qu'on ne voit point au verger Hesperide:
Telles ne porte point la Déesse de Gnide,
Ny celle qui a Mars des siennes allaité.

Telle enflure d'yvoire en sa voute arrondie,
Tel relief de Porphyre, ouvrage de Phidie,
Eut Andromede alors que Persée passa,

Quand il la vit liée à des roches marines,
Et quand la peur de mort tout le corps luy glassa,
Transformant ses tetins en deux boules marbrines.







Je ne veux point la mort de celle qui arreste
Mon cœur en sa prison ; mais, Amour, pour venge
Mes larmes de six ans, fay ses cheveux changer,
Et seme bien espais des neiges sur sa teste.

Si tu veux, la vengeance est desja toute preste :
Tu accourcis les ans, tu les peux allonger :
Ne souffres en ton camp ton soudart outrager :
Que vieille elle devienne, ottroyant ma requeste.

Elle se glorifie en ses cheveux frisez,
En sa verde jeunesse, en ses yeux aiguisez,
Qui tirent dans les cœurs mille poinctes encloses.

Pourquoy te braves-tu de cela qui n'est rien ?
La beauté n'est que vent, la beauté n'est pas bien :
Les beautez en un jour s'en-vont comme les Roses.





Si j'ay bien ou mal dit en ces Sonets, Madame,
Et du bien et du mal vous estes cause aussy :
Comme je le sentois, j'ay chanté mon soucy,
Taschant à soulager les peines de mon ame.

Hà ! qu'il est mal-aisé, quand le fer nous entame,
S'engarder de se plaindre, et de crier mercy !
Tousjours l'esprit joyeux porte haut le soucy,
Et le melancholique en soymesme se pâme.

J'ay, suyvant vostre amour, le plaisir poursuivy,
Non le soin, non le dueil, non l'espoir d'une attente.
S'il vous plaist, ostez moy tout argument d'ennuy :

Et lors j'auray la voix plus gaillarde et plaisante.
Je ressemble au mirouer, qui tousjours represente
Tout cela qu'on luy monstre, et qu'on fait devant luy.





AFIN qu'à tout jamais de siecle en siecle vive
La parfaite amitié que Ronsard vous portoit,
Comme vostre beauté la raison luy ostoit,
Comme vous enlassez sa liberté captive :

Afin que d'âge en âge à noz neveux arrive,
Que toute dans mon sang vostre figure estoit,
Et que rien sinon vous mon cœur ne souhaitoit,
Je vous fais un present de ceste Sempervive.

Elle vit longuement en sa jeune verdeur.
Long temps apres la mort je vous feray revivre,
Tant peut le docte soin d'un gentil serviteur,

Qui veut, en vous servant, toutes vertus ensuivre.
Vous vivrez (croyez moy) comme Laure en grandeur,
Au moins tant que vivront les plumes et le livre.





JE plante en ta faveur cest arbre de Cybelle,
Ce Pin, où tes honneurs se liront tous les jours:
J'ay gravé sur le tronc noz noms et noz amours,
Qui croistront à l'envy de l'escorce nouvelle.

Faunes, qui habitez ma terre paternelle,
Qui menez sur le Loir voz danses et voz tours,
Favorisez la plante, et luy donnez secours,
Que l'Esté ne la brusle, et l'Hyver ne la gelle.

Pasteur, qui conduiras en ce lieu ton troupeau,
Flageolant une Eclogue en ton tuyau d'aveine,
Attache tous les ans à cest arbre un Tableau,

Qui tesmoigne aux passans mes amours et ma peine:
Puis, l'arrosant de laict et du sang d'un agneau,
Dy : Ce Pin est sacré, c'est la plante d'Heleine.





ADIEU, *belle Cassandre, et vous belle Marie,*
Pour qui je fus trois ans en servage à Bourgueil ;
L'une vit, l'autre est morte, et ores de son œil
Le Ciel se resjouyst : dans la terre est Marie.

Sur mon premier Avril, d'une amoureuse envie
J'adoray voz beautez : mais vostre fier orgueil
Ne s'amollit jamais pour larmes ny pour dueil,
Tant d'une gauche main la Parque ourdit ma vie.

Maintenant en Automne encore malheureux,
Je vy comme au Printemps de nature amoureux,
Afin que tout mon âge aille au gré de la peine :

Et ores que je deusse estre exempt du harnois,
Mon Colonnel m'envoye à grands coups de carquois
R'assieger Ilion pour conquerir Heleine.





CES longues nuicts d'hyver, où la Lune ocieuse
Tourne si lentement son char tout à l'entour,
Où le Coq si tardif nous annonce le jour,
Où la nuict semble un an à l'ame soucieuse :

Je fusse mort d'ennuy sans ta forme douteuse,
Qui vient par une feinte, alleger mon amour,
Et faisant, toute nue, entre mes bras sejour,
Me pipe doucement d'une joye menteuse.

Vraye tu es farouche, et fiere en cruauté :
De toy fausse on jouyst en toute privauté.
Pres ton mort je m'endors, pres de luy je repose :

Rien ne m'est refusé. Le bon sommeil ainsi
Abuse par le faux mon amoureux souci.
S'abuser en amour n'est pas mauvaise chose.





CES cheveux, ces liens dont mon cœur tu enlasses,
Gresles, primes, subtils, qui coulent aux talons,
Entre noirs et chastains, bruns, deliez et longs,
Tels que Venus les porte, et ses trois belles Graces,

Me tiennent si estrains, Amour, que tu me passes
Au cœur, en les voyant, cent poinctes d'aiguillons,
Dont le moindre des nœuds pourroit des plus felons
En leur plus grand courroux arrester les menaces.

Cheveux non achetez, empruntez ny fardez,
Qui vostre naturel sans feintise gardez,
Que vous me semblez beaux! Permettez que j'en porte

Un lien à mon col, à fin que sa beauté,
Me voyant prisonnier lié de telle sorte,
Se puisse tesmoigner quelle est sa cruauté.







Quand vous serez bien vieille, au soir à la chandelle,
Assise aupres du feu, devidant et filant,
Direz, chantant mes vers, en vous esmerveillant :
Ronsard me celebroit du temps que j'estois belle.

Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Desja sous le labeur à demy sommeillant,
Qui au bruit de Ronsard ne s'aille resveillant,
Benissant vostre nom de louange immortelle.

Je seray sous la terre, et fantaume sans os :
Par les ombres Myrtheux je prendray mon repos :
Vous serez au fouyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et vostre fier desdain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez dés aujourd'huy les roses de la vie.





BELLE gorge d'albastre, et vous chaste poictrine,
Qui les Muses cachez en un rond verdelet :
Tertres d'Agathe blanc, petits gazons de laict,
Des Graces le sejour, d'Amour et de Cyprine :

Sein de couleur de liz et de couleur rosine,
De veines marqueté, je vous vy par souhait
Lever l'autre matin, comme l'Aurore fait
Quand vermeille elle sort de sa chambre marine.

Je vy de tous costez le Plaisir et le Jeu,
Les deux freres d'Amour, armez d'un petit feu,
Voler ainsi qu'enfans, par ces coustaux d'yvoire,

M'esblouyr, me surprendre, et me lier bien fort :
Je vy tant de beautez, que je ne les veux croire.
Un homme ne doit croire aux tesmoins de sa mort.





De Myrthe et de Laurier fueille à fueille enserrez
Helene entrelassant une belle Couronne,
M'appella par mon nom : Voyla que je vous donne,
De moy seule, Ronsard, l'escrivain vous serez.

Amour qui l'escoutoit, de ses traits acerez
Me pousse Helene au cœur et son Chantre m'ordonne :
Qu'un sujet si fertil vostre plume n'estonne :
Plus l'argument est grand, plus Cygne vous mourrez.

Ainsi me dist Amour, me frappant de ses ailes :
Son arc fist un grand bruit, les fueilles eternelles
Du Myrthe je senty sur mon chef tressaillir.

Adieu, Muses, adieu, vostre faveur me laisse ;
Helene est mon Parnasse : ayant telle Maistresse,
Le Laurier est à moy, je ne sçaurois faillir.





Il ne faut s'esbahir, disoient ces bons vieillars
Dessus le mur Troyen, voyans passer Heleine.
Si pour telle beauté nous souffrons tant de peine,
Nostre mal ne vaut pas un seul de ses regars.

Toutefois il vaut mieux, pour n'irriter point Mars.
La rendre à son espoux, afin qu'il la r'emmeine,
Que voir de tant de sang nostre campagne pleine,
Nostre havre gaigné, l'assaut à noz rampars.

Peres, il ne falloit (à qui la force tremble)
Par un mauvais conseil les jeunes retarder :
Mais, et jeunes et vieux vous deviez tous ensemble

Et le corps et les biens pour elle hazarder.
Menelas fut bien sage, et Pâris, ce me semble,
L'un de la demander, l'autre de la garder.





Je m'enfuy du combat, mon armée est desfaite,
J'ay perdu contre Amour la force et la raison :
Jà dix lustres passez, et jà mon poil grison
M'appellent au logis, et sonnent la retraite.

Si, comme je voulois, ta gloire n'est parfaite,
N'en blasme point l'esprit, mais blasme la saison
Je ne suis ny Pâris, ny desloyal Jason :
J'obeïs à la loy, que la Nature a faite.

Entre l'aigre et le doux, l'esperance et la peur,
Amour dedans ma forge a poly cest ouvrage.
Je ne me plains du mal, du temps ny du labeur,

Je me plains de moymesme et de ton fier courage.
Tu t'en repentiras, si tu as un bon cœur,
Mais le tard repentir ne guarist le dommage.





Je chantois ces Sonets, amoureux d'une Heleine,
En ce funeste mois que mon Prince mourut :
Son sceptre, tant fust grand, Charles ne secourut,
Qu'il ne payast sa debte à la Nature humaine.

La Mort fut d'une part, et l'Amour qui me meine,
Estoit de l'autre part, dont le traict me ferut,
Et si bien la poison par les veines courut,
Que j'oubliay mon maistre, attaint d'une autre peine.

Je senty dans le cœur deux diverses douleurs,
La rigueur de ma Dame, et la tristesse enclose
Du Roy, que j'adorois pour ses rares valeurs.

La vivante et le mort tout malheur me propose :
L'une aime les regrets, et l'autre aime les pleurs ;
Car l'Amour et la Mort n'est qu'une mesme chose.





A MACÉE

Ma petite Nymphe Macée,
Plus blanche qu'yvoire taillé,
Plus blanche que neige amassée,
Plus blanche que du laict caillé,
Ton beau teint resemble les lis
Avecque les roses cueillis.

Ton beau chef à mes yeux descœuvre,
Où le Ciel, des beautez donneur,
Employa sa peine et son œuvre,
Curieux de luy faire honneur :
Descœuvre ton beau front aussi,
Heureux object de mon souci.

Plus belle que Venus, tu marches :
Tes yeux sont parfaitement beaux,
Qui flambent sous deux noires arches,
Comme deux celestes flambeaux,
D'où le brandon fut allumé,
Qui tout le cœur m'a consumé.

Ce fut ton œil, douce Mignonne,
Qui, dans son regard escarté,
Les miens encores emprisonne
Peu soucieux de liberté,
Et qui me desroba le cœur
Pour m'honorer d'une langueur.

Te voyant des belles la belle,
Tu me suces l'ame et le sang:
Monstre moy ta rose nouvelle,
Je dy, mignarde, ton sein blanc,
Et tes deux rondelets tetons
Qui s'enflent comme deux boutons.

Las ! puis que ta beauté meurtriere
Ne me daigne faire mercy,
Et que de jour en jour plus fiere
Tu prens plaisir de mon soucy,
Au moins regarde sur mon front
Les maux que tes beaux yeux me font.







A CASSANDRE

LA Lune est coustumiere
» De naistre tous les mois.
» Mais quand nostre lumiere
» Est esteinte une fois,
» Longuement sans veiller
» Il nous faut sommeiller.

Tandis que vivons ores,
Un baiser donnez-moy,
Donnez m'en mille encores,
Amour n'a point de loy :
A sa Divinité
Convient l'infinité.

En vous baisant, Maistresse,
Vous m'avez entamé
La langue chanteresse
De vostre nom aimé.
Quoy ? est-ce là le pris
Du labeur qu'elle a pris ?

Elle par qui vous estes
Déesse entre les Dieux,
Qui vos beautez parfaites
Celebroit jusqu'aux cieux,
Ne faisant l'air sinon
Bruire de vostre nom ?

De vostre belle face,
Le beau logis d'Amour,
Où Venus et la Grace
Ont choisi leur sejour,
Et de vostre œil qui fait
Le Soleil moins parfait :

De vostre sein d'yvoire
Par deux ondes secous
Elle chantoit la gloire,

Ne chantant rien que vous :
Maintenant en saignant,
De vous se va plaignant.

Las! de petite chose
Je me deuls sans raison :
La fléche au cœur enclose
Me tu' sans guerison,
Que l'Archer ocieux
M'y tira de voz yeux.







A SON PAGE

Refraischy moy le vin de sorte
Qu'il soit aussi froid qu'un glaçon :
Fay venir Janne, qu'elle apporte
Son luth pour dire une chanson :
Nous ballerons tous trois au son :
Et dy à Barbe qu'elle vienne,
Les cheveux tors à la façon
D'une follastre Italienne.





Ne vois-tu que le jour se passe?
Je ne vis point au lendemain :
Page, reverse dans ma tasse,
Remply moy ce verre tout plain.
Maudit soit qui languit en vain!
Les Philosophes je n'appreuve!
Le cerveau n'est jamais bien sain
Que l'Amour et le vin n'abreuve!





A CASSANDRE

Ma petite colombelle,
Ma petite toute belle,
Mon petit œil, baisez moy :
D'une bouche toute pleine
D'amours, chassez-moy la peine
De mon amoureux esmoy.

Quand je vous diray : Mignonne,
Approchez vous, qu'on me donne
Neuf baisers tout à la fois,
Donnez m'en seulement trois,

Tels que donne la pucelle
Qui n'a senti l'estincelle
D'amour, à quelque ennuiant,
Puis, de rigueur toute pleine,
Laissez moy en ceste peine,
D'un pied fretillard fuyant.

Comme un toreau par la prée
Court apres son amourée,

Ainsi, tout plein de courrous,
Je courray fol apres vous,

Et prise, d'une main forte
Vous tiendray de telle sorte
Qu'un aigle un pigeon tremblant :
Lors faisant de la modeste,
De me redonner la reste
Des baisers ferez semblant.

Mais en vain serez pendante
Toute à mon col, attendante
(Tenant un peu l'œil baissé)
Pardon de m'avoir laissé.

Car en lieu de six, adonques
J'en demanderay plus qu'onques
Tout le ciel d'estoilles n'eut,
Plus que d'arene poussée
Aux bords quand l'eau courroussée
Contre les rives s'esmeut.







ODELETTE A CORYDON

Pour boire dessus l'herbe tendre,
Je veux sous un Laurier m'estendre,
Et veux qu'Amour d'un petit brin
Ou de lin ou de cheneviere
Trousse au flanc sa robe legere,
Et my-nud me verse du vin.

» *L'incertaine vie de l'homme*
» *Incessamment se roule comme*
» *Aux rives se roulent les flos,*
» *Et apres nostre heure derniere*
» *Rien de nous ne reste en la biere*
» *Que je ne sçay quels petits os.*

Je ne veux, selon la coustume,
Que d'encens ma tombe on parfume,
Ny qu'on y verse des odeurs :
Mais, tandis que je suis en vie,
J'ay de me parfumer envie,
Et de me couronner de fleurs.

Corydon, va querir m'amie,
Avant que la Parque blesmie
M'envoye aux eternelles nuits :
Je veux, beuvant la tasse pleine,
Couché pres d'elle, oster la peine
De mes miserables ennuis.





ODE

Boy, Janin, à moy tour-à-tour,
Et ne resembles au vautour
Qui tousjours tire la charongne.
» *Tu es trompé : un bon yvrongne*
» *Autant pour une nopce vaut*
» *Qu'un bon guerrier pour un assaut.*

Car ce n'est moins entre les pots
D'enhardir par vineux propos,
Un homme paresseux à boire,
Que pour gaigner une victoire,
Rendre à la bataille hardy
Un Capitaine acouhardy.

Boy donq, ne fay plus du songeard,
Au vin gist la plus grande part
Du jeu, d'amour, et de la danse.
» *L'homme sot qui lave sa panse*
» *D'autre breuvage que du vin,*
» *Meurt tousjours de mauvaise fin.*

A bon droit le Ciel a donné
A l'homme qui n'est aviné,
Tousjours quelque fortune dure :
Autrement la mordante cure,
Qui nous cuit l'ame à petit feu,
Ne s'en va qu'apres avoir beu.

Apres le vin on n'a souci
D'Amour ny de la Court aussi,
Ny de procez ny de la guerre.
Hé ! que celuy laschement erre
Qui faisant ainsi que Penthé,
Bacchus en ses vers n'a chanté !

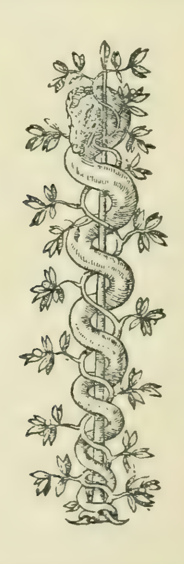
Boy donques à moy tour-à-tour,
Et ne resembles au vautour
Qui tousjours tire la charongne :
Il vaut mieux voir en peau d'yvrongne
Là bas l'infernal passager,
Que de crever de trop manger.



ΑΡΑΤΟΥ ΣΟΛΕΩΣ
ΦΑΙΝΟΜΕΝΑ ΚΑΙ
διοσημεῖα.

ΘΕΩΝΟΣ ΣΧΟΛΙΑ.

ΛΕΟΝΤΙΟΥ ΜΗΧΑΝΙΚΟΥ
περὶ ἀρατείας σφαίρας.



Βασιλεῖ τ' ἀγαθῷ κρατερῷ τ' αἰχμητῇ.

PARISIIS M. D. LIX.

Apud Guil. Morelium, in Græcis typographum Regium.



ODELETTE A CORYDON

J'AY l'esprit tout ennuyé
D'avoir trop estudié
Les Phænomenes d'Arate :
Il est temps que je m'esbate,
Et que j'aille aux champs jouër.
Bons Dieux ! qui voudroit louër
Ceux qui collez sus un livre
N'ont jamais soucy de vivre ?

Que nous sert d'estudier,
Sinon de nous ennuyer !
Et soin dessus soin accroistre
A nous, qui serons peut estre
Ou ce matin, ou ce soir
Victime de l'Orque noir !
De l'Orque qui ne pardonne
Tant il est fier, à personne !

Corydon, marche devant,
Sçache où le bon vin se vend :
Fais apres à ma bouteille

Des fueilles de quelque treille
Un tapon pour la boucher :
Ne m'achete point de chair,
Car tant soit elle friande,
L'Esté je hay la viande.

Achete des abricôs,
Des pompons, des artichôs,
Des fraises, et de la crême :
C'est en Esté ce que j'aime,
Quand sur le bord d'un ruisseau
Je la mange au bruit de l'eau,
Estendu sur le rivage,
Ou dans un antre sauvage.

Ores que je suis dispos,
Je veux boire sans repos,
De peur que la maladie
Un de ces jours ne me die,
Me happant à l'impourveu,
Meurs gallant, c'est assez beu.





A REMY BELLEAU

Belleau, qui as quitté Thalie
Pour les despouilles d'Italie
Qu'encores ta main ne tient pas,
Et t'armant sous le Duc de Guise,
Tu penses voir broncher à bas
Les murailles de Naples prise :

J'eusse plustost pensé les courses
Des eaux remonter à leurs sources,
Que te voir changer aux harnois,
Aux piques, et aux harquebuses,
Tant de beaux vers que tu avois
Receu de la bouche des Muses.





A JAQUES PELETIER DU MANS DES BEAUTEZ QU'IL VOUDROIT EN S'AMIE

QUAND je serois si heureux de choisir
Une Maistresse à mon desir,
Mon Peletier, je te veux dire
Laquelle je voudrois eslire
Pour la servir, constant, à son plaisir.

L'âge non meur, mais verdelet encore,
Est l'âge seul qui me devore
Le cœur d'impatience atteint :
Noir je vueil l'œil, et brun le teint,
Bien que l'œil verd toute la France adore.

J'aime la bouche imitante la rose
Au lent Soleil de May déclose,
Un petit tetin nouvelet
Qui se fait desjà rondelet,
Et sur l'yvoire eslevé se repose :

La taille droite à la beauté pareille,
Et dessous la coife une oreille
Qui toute se monstre dehors,
En cent façons les cheveux tors,
La jouë egale à l'Aurore vermeille :

L'estomac plein, la jambe de bon tour
Pleine de chair tout à l'entour
Que volontiers on tasteroit,
Un sein, qui les Dieux tenteroit,
Le flanc haussé, la cuisse faite au tour :

La dent d'yvoire, odorante l'haleine,
A qui s'egaleroient à peine
Les doux parfums de la Sabée,
Ou toute l'odeur desrobée
Que l'Arabie heureusement ameine :

L'esprit naïf, et naïve la grace,
La main lascive, ou qu'elle embrasse
L'amy en son giron couché,
Ou que son luth en soit touché,
Et une voix qui mesme son luth passe :

Le pied petit, la main longuette et belle,
Dontant tout cœur dur et rebelle,

Et un ris qui en descouvrant
Maint diamant, allast ouvrant
Le beau vermeil d'une lévre jumelle.

Qu'elle sceust par cœur tout cela qu'a chanté
Pétrarque en amour tant vanté,
Ou la Rose si bien descrite,
Et contre les femmes despite,
Dont je serois, comme d'elle, enchanté.

Quant au maintien, inconstant et volage,
Folastre et digne de tel âge,
Le regard errant çà et là,
Un naturel, outre cela,
Qui plus que l'art miserable soulage.

Je ne voudrois avoir en ma puissance
A tous coups d'elle jouyssance :
Souvent le nier un petit
En amour donne l'appetit,
Et fait durer la longue obeyssance.

D'elle le temps ne pourroit m'estranger,
N'autre amour, ne l'or estranger,

Ny à tout le bien qui arrive
De l'Orient à nostre rive
Je ne voudrois ma brunette changer :

Lors que sa bouche à me baiser tendroit,
Ou qu'approcher ne la voudroit
Comme feignant d'estre fâchée,
Ou quand en quelque coin cachée
Sans l'aviser pendre au col me viendroit.







A JOACHIM DU BELLAY, ANGEVIN

ESCOUTE, du Bellay : ou les Muses ont peur
De l'enfant de Venus, ou l'aiment de bon cœur,
Et tousjours pas à pas accompagnent sa trace.
Car si quelqu'un ne veut les amours desdaigner,
Toutes à qui mieux mieux le viennent enseigner,
Et sa bouche mielleuse emplissent de leur grace.

Mais au brave qui met les amours à desdain,
Toutes, le desdaignant, le delaissent soudain,

Et plus ne luy font part de leur gentille veine :
Ains Cleion luy defend de ne se plus trouver
En leur danse, et jamais ne venir abreuver
Sa bouche non amante en leur belle fonteine.

Certes j'en suis tesmoin : car quand je veux louer
Quelque homme ou quelque Dieu, soudain je sens nouer
La langue à mon palais, et ma gorge se bouche :
Mais quand je veux d'Amour ou escrire ou parler,
Ma langue se desnoue, et lors je sens couler
Ma chanson d'elle-mesme aisément en la bouche.





A JANNE IMPITOIABLE

Jeune beauté, mais trop outrecuidée
Des presens de Venus,
Quand tu verras ta peau toute ridée
Et tes cheveux chenus,

Contre le temps et contre toy rebelle
Diras en te tansant :
Que ne pensoy-je, alors que j'estois belle,
Ce que je vay pensant ?

Ou bien, pourquoy à mon desir pareille
Ne suis-je maintenant ?
» *La beauté semble à la rose vermeille*
» *Qui meurt incontinent.*

Voilà les vers tragiques, et la plainte
Qu'au ciel tu envoiras
Incontinent que ta face dépainte
Par le temps tu voirras.

Tu sçais combien ardemment je t'adore
Indocile à pitié,
Et tu me fuis, et tu ne veux encore
Te joindre à ta moitié !

O de Paphos et de Cypre regente,
Déesse aux noirs sourcis !
Plus tost encor que le Temps, soit vengente
Mes desdaignez soucis.

Et du brandon, dont les cœurs tu enflames
Des jumens tout autour,
Brusle-la moy, afin que de ses flames
Je me rie à mon tour.





DES BAISERS

BAISER, fils de deux lévres closes,
Filles de deux boutons de roses,
Qui serrent et ouvrent le ris
Qui déride les plus marris :

Baiser ambrosin que j'honore
Comme mon tout, et dont encore
Je sens en ma bouche souvent
Plus d'un jour apres le doux vent :

Et vous bouche de sucre pleine,
Qui m'engendrez de vostre haleine
Une odeur qui au cœur descend,
Et mille parfums y respend :

Et vous mes petites montagnes,
Je parle à vous lévres compagnes,
Dont le coral naïf et franc
Cache deux rangs d'yvoire blanc :

Je vous suppli' n'ayez envie
D'estre homicides de ma vie :
Pour du tout tuer mon esmoy,
Mille fois le jour baisez moy.







A MACLOU DE LA HAIE

Puis que d'ordre à son rang l'orage est revenu,
Si que le ciel voilé tout triste est devenu,
Et la vefve forest branle son chef tout nu
Sous le vent qui l'estonne :

C'est bien pour ce jourd'huy (ce me semble) raison,
Qui ne veut offenser la loy de la saison,
Prendre à gré les plaisirs que tousjours la Maison
En temps pluvieux donne.

Mais si j'augure bien, quand je voy pendre en bas
Les nuaux avallez, mardy ne sera pas
Si mouillé qu'aujourd'huy : nous prendrons le repas
Tel jour nous deux ensemble.

Tandis chasse de toy tout le mordant Souci,
Chasse moy le Procez, chasse l'Amour aussi :
Ce garçon insensé aux plus sages d'ici
Mille douleurs assemble.

Du soin de l'avenir ton cœur ne soit espoint,
Ains content du present, ne te tourmente point
Des mondaines faveurs qui ne dureront point
Sans culbuter à terre.

Plus tost que les buissons les Pins audacieux,
Et le front des rochers qui menace les cieux,
Plus tost que les cailloux qui ne trompent les yeux
Sont frappez du tonnerre.

Vien soul, car tu n'auras le festin ancien,
Que prodigue donna l'orgueil Egyptien
Au Romain qui vouloit tout l'Empire estre sien :
Je hay tant de viandes.

Tu ne boiras aussi de ce Nectar divin
Qui rend Anjou fameux, car volontiers le vin
Qui a senty l'humeur du terroir Angevin,
Suit les bouches friandes.





AUX MOUSCHES A MIEL

Ou allez-vous, filles du ciel,
Grand miracle de la Nature,
Où allez-vous, mousches à miel,
Chercher aux champs vostre pasture ?
Si vous voulez cueillir les fleurs
D'odeur diverse et de couleurs,
Ne volez plus à l'avanture.

Autour de Cassandre, halenée
De mes baisers tant bien donnez,
Vous trouverez la rose née,
Et les œillets environnez
De fleurettes ensanglantées
D'Hyacinthe, et d'Ajax, plantées
Prez des liz sur sa bouche nez.

Les marjolaines y fleurissent,
L'amôme y est continuel,
Et les lauriers qui ne perissent
Pour l'Hyver, tant soit il cruel :

L'anis, le chévrefueil qui porte
La manne qui vous reconforte,
Y verdoye perpetuel.

Mais je vous pri' gardez-vous bien,
Gardez-vous qu'on ne l'eguillonne,
Vous apprendriez bien tost combien
Sa pointure est trop plus felonne,
Et de ses fleurs ne vous soulez
Sans m'en garder, si ne voulez
Que mon ame ne m'abandonne.





A GASPAR D'AUVERGNE

GASPAR, qui du mont Pegase
As les filles de Parnase
Conduites en ta maison,
Ne sçais-tu que moy Poëte,
De mon Phœbus je souhète
Quand je fais une oraison ?

Les moissons je ne quiers pas,
Que la faulx arrange à bas
Sur la Beauce fructueuse,
Ny tous les cornus troupeaux
Qui sautent sur les coupeaux
De l'Auvergne montueuse

Ny l'or sans forme, qu'ameine
La mine pour nostre peine,
Ny celuy qui est formé
Portant d'un Roy la figure,
Ou la fiere portraiture
De quelque Empereur armé .

Ny le marbre marquete
Loin en Afrique acheté
Pour parade d'une sale,
Ny les cousteux diamans,
Magnifiques ornemens
D'une majesté royale :

Ny tous les champs que le fleuve
Du Loir lentement abreuve,
Ny tous les prez emmurez
Des plis de Braye argentine,
Ny tous les bois dont Gastine
Voit ses bras en-verdurez :

Ny le riche acoustrement
D'une laine, qui dément
Sa teinture naturelle
Es chauderons du Gobelin,
S'yvrant d'un rouge venin
Pour se desguiser plus belle.

Que celuy dans une coupe
Toute d'or boive à la troupe
De son vin de Prepatour,

A qui la vigne succede,
Et pres Vandôme en possede
Cinquante arpens en un tour.

Que celuy qui aime Mars,
S'enrolle entre les soldars,
Et face sa peau vermeille
D'un beau sang pour son devoir,
Et que la trompette au soir
D'un son luy raze l'oreille.

Le marchant hardiment vire
Par la mer, de sa navire
La proue et la poupe encor :
Je ne suis bruslé d'envie
A tels despens de ma vie
De gaigner des lingots d'or.

Tous ces biens je ne quiers point,
Et mon courage n'est point
De telle gloire excessive.
Manger ô mon compaignon
Ou la figue d'Avignon,
Ou la Provençale Olive,

L'artichot, et la salade,
L'asperge, et la pastenade,
Et les pepons Tourangeaux
Me sont herbes plus friandes
Que des Princes les viandes,
Qui se servent à monceaux.

Puis qu'il faut si tost mourir,
Que me vaudroit d'acquerir
Un bien qui ne dure guiere ?
Qu'un heritier qui viendroit
Apres mon trespas, vendroit
Et en feroit bonne chere.

Tant seulement je desire
Une santé qui n'empire,
Je desire un beau sejour,
Une raison saine et bonne,
Et une lyre qui sonne
Tousjours le Vin et l'Amour.



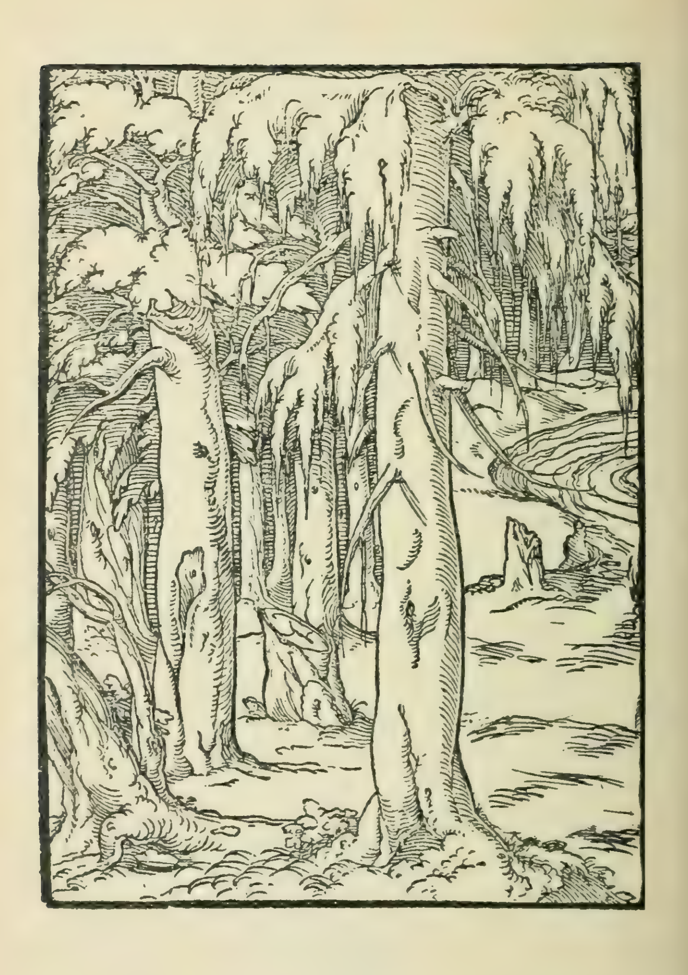


ODE

TAY toy, babillarde Arondelle,
Ou bien je plumeray ton aile
Si je t'empongne, ou d'un couteau
Je te couperay la languette,
Qui matin sans repos caquette,
Et m'estourdit tout le cerveau.

Je te preste ma cheminée
Pour chanter toute la journée,
De soir, de nuict, quand tu voudras :
Mais au matin ne me reveille,
Et ne m'oste, quand je sommeille,
Ma Cassandre d'entre les bras.







ODE

QUAND je suis vingt ou trente mois
Sans retourner en Vandomois,
Plein de pensées vagabondes,
Plein d'un remors et d'un souci,
Aux rochers je me plains ainsi,
Aux bois, aux antres, et aux ondes.

Rochers, bien que soyez âgez
De trois mil ans, vous ne changez
Jamais ny d'estat ny de forme :
Mais tousjours ma jeunesse fuit,
Et la vieillesse qui me suit,
De jeune en vieillard me transforme.

Bois, bien que perdiez tous les ans
En l'hyver voz cheveux plaisans,
L'an d'apres qui se renouvelle,
Renouvelle aussi vostre chef :
Mais le mien ne peut derechef
R'avoir sa perruque nouvelle.

Antres, je me suis veu chez vous
Avoir jadis verds les genous,
Le corps habile, et la main bonne :
Mais ores j'ay le corps plus dur,
Et les genous, que n'est le mur
Qui froidement vous environne.

Ondes, sans fin vous promenez,
Et vous menez et ramenez
Vos flots d'un cours qui ne sejourne :
Et moy, sans faire long sejour,
Je m'en vais de nuict et de jour,
Mais comme vous, je ne retourne.

Si est-ce que je ne voudrois
Avoir esté rocher ou bois,
Pour avoir la peau plus espesse,
Et veincre le Temps emplumé :
Car, ainsi dur, je n'eusse aimé
Toy qui m'as fait vieillir, Maistresse.





DU JOUR NATAL DE CASSANDRE A IOLAND CHANTRE

CHANSON, voicy le jour
Où la beauté qui la terre decore,
Et que mon œil peu sagement adore,
Vint en ce beau sejour.

Le Ciel d'amour atteint,
Ardant de voir tant de beautez l'admire,
Et se courbant dessus sa face, mire
Tout l'honneur de son teint.

Les celestes flambeaux,
Grandeur, Vertu, les Amours, et la Grace,
A qui mieux mieux embellirent sa face
De leurs dons les plus beaux,

A fin que par ses yeux
Tout l'imparfait de ma jeunesse folle
Fust corrigé, et qu'elle fust l'idole
Pour me guider au mieux.

Heureux jour retourné,
Mesme là bas j'auray de toy memoire,
Et vif et mort je chanteray la gloire
De l'honneur en toy né.

Despan de ce crochet
Ma lyre oisive, à fin que je l'encorde :
Donne ton livre, Ioland, que j'accorde
Ce jour sous mon archet.

Seme par la maison
Tout le tresor des prez et de la plaine,
Le liz, la rose, et cela dont est pleine
La nouvelle saison :

Puis crie au temple aussi,
Que le Soleil ne vit oncques journée,
Qui fust de gloire et d'honneur tant ornée
Comme il voit ceste-ci.





ODE

DIEU vous gard messagers fidelles
Du Printemps, gentes Arondelles,
Huppes, Coqus, Rossignolets,
Tourtres, et vous oiseaux sauvages
Qui de cent sortes de ramages
Animez les bois verdelets.

Dieu vous gard belles Paquerettes,
Belles Roses, belles fleurettes
De Mars, et vous boutons connuz
Du sang d'Ajax et de Narcisse,
Et vous Thyn, Anis, et Melisse,
Vous soyez les bien revenus.

Dieu vous gard troupe diaprée
De Papillons, qui par la prée
Les douces herbes suçotez :
Et vous nouvel Essain d'abeilles,
Qui les fleurs jaunes et vermeilles
Sans difference baisotez.

Cent mille fois je resalue
Vostre belle et douce venue.
O que j'ayme ceste saison,
Et ce doux caquet des rivages,
Au prix des vens et des orages,
Qui m'enfermoient en la maison!

Sus, page, à cheval, que l'on bride :
Ayant ce beau printemps pour guide,
Je veux Ma-dame retrouver,
Pour voir en ces beaux mois, si elle
Autant vers moy sera cruelle
Qu'elle me fut durant l'hyver.





ODE

VERSON ces roses pres ce vin,
Pres de ce vin verson ces roses,
Et boyvon l'un à l'autre, afin
Qu'au cœur noz tristesses encloses
Prennent en boyvant quelque fin.

La Belle Rose du Printemps
Aubert, admoneste les hommes
Passer joyeusement le temps,
Et pendant que jeunes nous sommes,
Esbatre la fleur de noz ans.

Tout ainsi qu'elle défleurit
Fanie en une matinée,
Ainsi nostre âge se flestrit,
Làs! et en moins d'une journée
Le printemps d'un homme perit.

Ne veis-tu pas hier Brinon
Parlant, et faisant bonne chere,
Qui làs! aujourd'huy n'est sinon

Qu'un peu de poudre en une biere,
Qui de luy n'a rien que le nom ?

Nul ne desrobe son trespas,
Caron serre tout en sa nasse,
Rois et pauvres tombent là bas :
Mais ce-pendant le temps se passe
Rose, et je ne te chante pas.

La Rose est l'honneur d'un pourpris,
La Rose est des fleurs la plus belle,
Et dessus toutes a le pris :
C'est pour cela que je l'appelle
La violette de Cypris.

La Rose est le bouquet d'Amour,
La Rose est le jeu des Charites,
La Rose blanchit tout au tour
Au matin de perles petites
Qu'elle emprunte du poinct du jour.

La Rose est le parfum des Dieux,
La Rose est l'honneur des pucelles,
Qui leur sein beaucoup aiment mieux
Enrichir de Roses nouvelles,
Que d'un or, tant soit precieux.

Est-il rien sans elle de beau?
La Rose embellit toutes choses,
Venus de Roses a la peau,
Et l'Aurore a les doigts de Roses,
Et le front le Soleil nouveau.

Les Nymphes de Rose ont le sein,
Les coudes, les flancs, et les hanches
Hebé de Roses a la main,
Et les Charites, tant soient blanches,
Ont le front de Roses tout plein.

Que le mien en soit couronné,
Ce m'est un Laurier de victoire :
Sus, appellon le deux-fois-né,
Le bon pere, et le faison boire,
De ces Roses environné.

Bacchus espris de la beauté
Des Roses aux fueilles vermeilles,
Sans elles n'a jamais esté,
Quand en chemise sous les treilles
Beuvoit au plus chaud de l'Esté.





ODE A VULCAN

Du grand Turc je n'ay souci,
Ny du grand Souldan aussi :

L'or ne maistrise ma vie,
Aux Rois je ne porte envie :
J'ay soucy tant seulement
De parfumer cointement
Ma barbe, et qu'une couronne
De fleurs le chef m'environne.
Le soin de ce jour me point,
Du demain je n'en ay point.
Qui (bons Dieux !) pourroit cognoistre
Si un lendemain doit estre ?

Vulcan, en faveur de moy,
Je te pri' despesche toy
De me tourner une tasse,
Qui de profondeur surpasse
Celle du vieillard Nestor :
Je ne veux qu'elle soit d'or,
Sans plus fay la moy de chesne,
Ou de lhyerre, ou de fresne.

Ne m'engrave point dedans
Ces grands panaches pendans,
Plastrons, morions, ny armes :
Qu'ay-je soucy des alarmes,
Des assaux, ou des combas ?

Aussy ne m'y grave pas
Ny le Soleil, ny la Lune,
Ny le jour, ny la nuict brune,
Ny les Astres radieux :
Et quel soin ay-je des cieux ?
De leurs Ours, de leur Charrette,
D'Orion, ou de Boëtte ?

Mais pein moy je te supply,
D'une treille le reply
Non encore vendangée :
Peins une vigne chargée
De grappes et de raisins,
Peins y des fouleurs de vins,
Le nez et la rouge trongne
D'un Silene, et d'un yvrongne.





ODE A SA MAISTRESSE

Quand au temple nous serons
Agenouillez, nous ferons
Les devots, selon la guise
De ceux qui pour louer Dieu
Humbles, se courbent au lieu
Le plus secret de l'Eglise.

Mais quand au lict nous serons
Entrelassez, nous ferons
Les lascifs, selon les guises
Des Amans, qui librement
Pratiquent folastrement
Dans les draps cent mignardises.

Pourquoy donque quand je veux
Ou mordre tes beaux cheveux,
Ou baiser ta bouche aimée,
Ou toucher à ton beau sein,
Contrefais-tu la nonnain
Dedans un cloistre enfermée?

Pour qui gardes-tu tes yeux
Et ton sein delicieux,
Ta joue, et ta bouche belle ?
En veux-tu baiser Pluton
Là bas, apres que Charon
T'aura mise en sa nacelle ?

Apres ton dernier trespas,
Gresle, tu n'auras là bas
Qu'une bouchette blesmie :
Et quand mort, je te verrois,
Aux Ombres je n'avou'rois
Que jadis tu fus m'amie.

Ton test n'aura plus de peau,
Ny ton visage si beau
N'aura veines ny arteres :
Tu n'auras plus que les dens
Telles qu'on les voit dedans
Les testes des cimeteres.

Donque tandis que tu vis,
Change, Maistresse, d'avis,
Et ne m'espargne ta bouche :
Incontinent tu mourras,

Lors tu te repentiras
De m'avoir esté farouche.

Ah je meurs! ah baise moy!
Ah, Maistresse, approche toy!
Tu fuis comme un Fan qui tremble :
Au-moins souffre que ma main
S'esbate un peu dans ton sein,
Ou plus bas, si bon te semble.





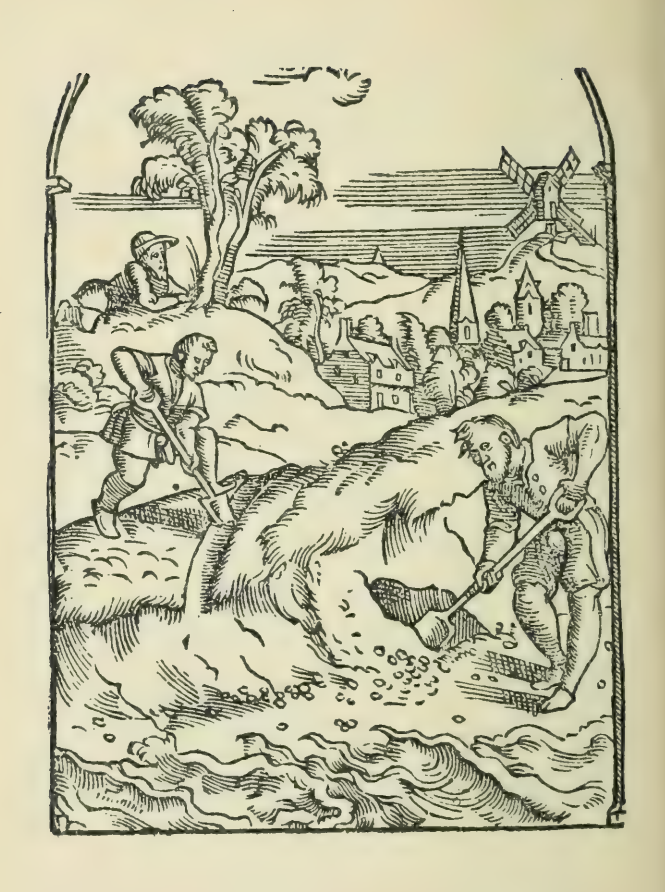


FOLIE TRADUITTE D'ANACREON, POETE GREC

LORS que Bacchus entre chez moy,
Je chasse incontinent l'esmoy,
Et ravy d'esprit il me semble
Qu'en mes bougettes j'ay plus d'or,
Plus d'argent, et plus de tresor
Que Mide, ny que Crœse ensemble.

Je ne veux rien sinon tourner
Par la danse, et me couronner
Le chef d'un tortis de lhyerre :
Je foule en esprit les honneurs,
Et les estats des grands Seigneurs
A coups de pied j'escraze à terre.

Page, verse du vin nouveau,
Arrache moy hors du cerveau
Le soin, par qui le cœur me tombe.
Verse donc pour me l'arracher :
Il vaut mieux yvre se coucher
Dans le lict, que mort dans la tombe.





ODE A L'ALOUETE

T'OSERoit bien quelque Poëte
Nier des vers, douce Alouëte ?
Quant à moy, je ne l'oserois :
Je veux celebrer ton ramage
Sur tous oiseaux qui sont en cage,
Et sur tous ceux qui sont és bois.

Qu'il te fait bon ouyr ! à l'heure
Que le bouvier les champs labeure
Quand la terre le Printemps sent,
Qui plus de ta chanson est gaye,
Que courroucée de la playe
Du soc, qui l'estomac luy fend.

Si tost que tu es arrosée
Au poinct du jour, de la rosée,
Tu fais en l'air mille discours :
En l'air des ailes tu fretilles,
Et pendue au ciel tu babilles,
Et contes aux vents tes amours.

Puis du ciel tu te laisses fondre
Sur un sillon verd, soit pour pondre,
Soit pour esclorre, ou pour couver,
Soit pour apporter la bechée
A tes petits, ou d'une achée,
Ou d'une chenille, ou d'un ver.

Lors moy couché dessus l'herbette
D'une-part j'oy ta chansonnette :
De l'autre, sus du poliot,
A l'abry de quelque fougere
J'escoute la jeune bergere
Qui desgoise son lerelot.

Lors je dy, tu es bien-heureuse
Gentille Alouëtte amoureuse,
Qui n'as peur ny soucy de riens,
Qui jamais au cœur n'as sentie
Les desdains d'une fiere amie,
Ny le soin d'amasser des biens :

Ou si quelque soucy te touche,
C'est, lors que le Soleil se couche,
De dormir, et de resveiller
De tes chansons avec l'Aurore

Et bergers et passans encore,
Pour les envoyer travailler.

Mais je vis tousjours en tristesse
Pour les fiertez d'une maistresse
Qui paye ma foy de travaux,
Et d'une plaisante mensonge,
Mensonge, qui tousjours allonge
La longue trame de mes maux.





ODE

QUAND je veux en amour prendre mes passetemps,
M'amie en se moquant, laid et vieillard me nomm
Quoy, dit-elle, resveur, tu as plus de cent ans,
Et tu veux contrefaire encore le jeune homme !

Tu ne fais que hanir, tu n'as plus de vigueur,
Ta couleur est d'un mort qu'on devalle en la fosse :

Vray est, quand tu me vois, tu prens un peu de cœur,
Car un gentil cheval ne devient jamais rosse.

Et si tu ne m'en crois, pren ce miroir, et voy
Ta barbe en tous endroits de neige parsemée,
Ton œil qui fait la cire espesse comme un doy,
Et ta face qui semble une idole enfumée.

Alors je luy respons : Quant à moy, je ne sçay
Si j'ay l'œil chassieux, si j'ay perdu courage,
Si mes cheveux sont noirs, ou si blancs je les ay,
Car jamais je n'appris à mirer mon visage.

Mais puis que le tombeau me doit bien tost avoir,
Certes tu me devrois d'autant plus estre humaine :
Car le vieil homme doit, ou jamais, recevoir
Ses plaisirs, d'autant plus qu'il voit sa mort prochaine.





L'ARONDELLE
A JAN BRINON

Si tost que tu sens arriver
La froide saison de l'hyver,
En Septembre, chere Arondelle,
Tu t'en-voles bien loin de nous,
Puis tu reviens quand le temps dous
Au mois d'Avril se renouvelle.

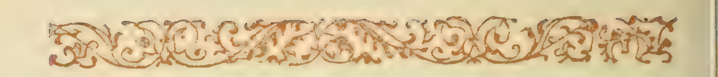
Mais Amour en nulle saison
Ne s'en-vole de ma maison,
Et tousjours chez moy je le trouve :
Il est tousjours de moy veinqueur,
Et fait son nid dedans mon cœur,
Et y pond ses œufs et les couve.

L'un a des ailerons au flanc,
L'autre de duvet est tout blanc,
Et l'autre dans le nid s'essore :
L'un de la coque à demy sort,
Et l'autre en a rompu le bort,
Et l'autre est dedans l'œuf encore.

J'entens, soit de jour soit de nuit,
De ces petits Amours le bruit,
Béans pour avoir la béchée,
Qui sont nourris par les plus grans,
Et grans devenus, tous les ans
Font une nouvelle nichée.

Quel remede auroy-je, Brinon,
Encontre tant d'Amours, sinon
(Puis que d'eux je me desespere)
Pour soudain guarir ma langueur,
D'une dague m'ouvrant le cœur,
Tuer les petits et la mere?





A MARGUERITE

En mon cueur n'est point écrite
La rose, ni autre fleur ;
C'est toi blanche Marguerite
Par qui j'ai cette couleur.
N'es-tu celle dont les yeus
Ont surpris
Par un regard gracieus
Mes espris ?

Puis que ta seur de haut pris
Ta seur pucelle d'elite,
N'a pas causé ma douleur,
Par toy donques Marguerite
J'ay receu cette couleur.

Ma couleur palle naquit,
Quand mon cueur
Pour maistresse te requit :
Mais rigueur,
Qui loge en moy sa vigueur

A sceu paier mon merite
D'une nouvelle paleur,
Pour aimer trop Marguerite
Par qui j'ai ceste couleur.

Quel charme sçauroit casser
Mon ennui,
Et ma couleur effacer
Avec lui ?

De l'amour que tant je sui
La jouissance subite
Pouroit guarir le malheur
Que me donna Marguerite
Par qui j'ai cette couleur.





ODELETTE

LES Muses lierent un jour
De chaisnes de roses, Amour,
Et pour le garder le donnerent
Aux Graces et à la Beauté,
Qui voyans sa desloyauté,
Sur Parnasse l'emprisonnerent.

Si tost que Venus l'entendit,
Son beau ceston elle vendit
A Vulcan, pour la delivrance
De son enfant, et tout soudain
Ayant l'argent dedans la main,
Fist aux Muses la reverence.

Muses, Déesses des chansons,
Quand il faudroit quatre rançons
Pour mon enfant, je les apporte :
Delivrez mon fils prisonnier.
Mais les Muses l'ont fait lier
D'une autre chaisne bien plus forte.

Courage doncques, amoureux,
Vous ne serez plus langoureux,
Amour est au bout de ses ruses :
Plus n'oseroit ce faux garson
Vous refuser quelque chanson,
Puis qu'il est prisonnier des Muses.





ODELETTE
A OLIVIER DE MAGNY

Si tu me peux conter les fleurs
Du Printemps, et combien d'arene
La mer trouble de ses erreurs
Contre le bord d'Afrique amene :

Si tu me peux conter des cieux
Toutes les estoilles ardantes,
Et des vieux chesnes spacieux
Toutes les fueilles verdoyantes :

Si tu me peux conter l'ardeur
Des amans, et leur peine dure,
Je te feray le seul conteur,
Magny, des amours que j'endure.

Conte d'un rang premierement
Deux cens que je pris en Touraine,
De l'autre rang secondement
Quatre cens que je pris au Maine.

Conte, mais gette pres à pres,
Tous ceux d'Angers, et de la ville
D'Amboise, et de Vandôme apres,
Qui se montent plus de cent mille.

Conte apres six cens à la fois
Dont à Paris je me vy prendre,
Conte cent millions, qu'à Blois
Je pris dans les yeux de Cassandre.

Quoy ? tu fais les contes trop cours :
Il semble que portes envie
Au grand nombre de mes amours.
Conte les tous, je te supplie.

Mais non, il les vaut mieux oster :
Car tu ne trouverois en France
Assez de gettons, pour conter
D'amours une telle abondance.





ODE

En Dialogue.

RONSARD

Pour avoir trop aimé vostre bande inégale,
Muses qui desfiez (ce dites vous) les temps,
J'ay les yeux tous batus, la face toute palle,
Le chef grison et chauve, et si n'ay que trente ans.

MUSES

Au nocher qui sans cesse erre sur la marine.
Le teint noir appartient : le soldat n'est point beau
Sans estre tout poudreux : qui courbe la poitrine
Sur noz livres, est laid, s'il n'a palle la peau.

RONSARD

Mais quelle recompense auray-je de tant suivre
Voz danses nuict et jour, un Laurier sur le front ?
Et ce-pendant les ans, ausquels je deusse vivre
En plaisirs et en jeux, comme poudre s'en-vont ?

MUSES

Vous aurez en vivant une fameuse gloire,
Puis quand vous serez mort, vostre nom fleurira :
L'âge de siecle en siecle aura de vous memoire,
Seulement vostre corps au tombeau pourrira.

RONSARD

O le gentil loyer ! que sert au vieil Homere,
Ores qu'il n'est plus rien sous la tombe là bas,
Et qu'il n'a plus ny chef, ny bras, ny jambe entiere,
Si son renom fleurist, ou s'il ne fleurist pas ?

MUSES

Vous estes abusé : le corps dessous la lame
Pourry ne sent plus rien, aussi ne luy en chaut :
Mais un tel accident n'arrive point à l'ame,
Qui sans matiere vit immortelle là haut.

RONSARD

Bien, je vous suivray donc d'une face riante,
Deussay-je trespasser de l'estude veincu,
Afin qu'apres ma mort à la race suivante
Je ne sois diffamé qu'en porc j'auray vescu.

» Voila sagement dit: ceux dont la fantasie
» Sera religieuse, et devote envers Dieu,
» Tousjours maugré les ans vivra leur Poësie,
» Et dessus leur renom la Parque n'aura lieu.





VERS SAPPHIQUES

Ny l'âge ny sang ne sont plus en vigueur.
Les ardents pensers ne m'eschauffent le cœur.
Plus mon chef grison ne se veut enfermer
Sous le joug d'aimer.

En mon jeune Avril d'Amour je fu soudart,
Et vaillant guerrier portant son estendart :
Ores à l'autel de Venus je l'appens,
Et forcé je me rens.

Plus ne veux ouyr ces mots delicieux :
Ma vie, mon sang, ma chere ame, mes yeux.
C'est pour les Amans à qui le sang plus chaut
Au cœur ne defaut.

Je veux d'autre feu ma poitrine eschaufer,
Cognoistre Nature et bien philosopher,
Du Monde sçavoir et des Astres le cours,
Retours et destours.

Donc, Sonets, adieu, adieu, douces Chansons,
Adieu Danse, adieu, de la Lyre les sons,
Adieu traits d'Amour, volez en autre part
Qu'au cœur de Ronsard.

Je veux estre à moy, non plus servir autruy.
Pour autruy ne veux me donner plus d'ennuy.
Il faut essayer, sans plus me tourmenter,
De me contenter.

L'oiseau prisonnier, tant soit il bien traité,
Sa cage rompant, cherche sa liberté.
Servage d'esprit tient de liens plus forts
Que celuy du corps.

Vostre affection m'a servy de bon-heur :
D'estre aimé de vous ce m'est un grand bonneur.
Tant que l'air vital en moy se respandra,
Il m'en souviendra.

A l'amour ne veut mon âge consentir,
Repris de nature et d'un tard repentir :
Combattre contre elle, et luy estre odieux,
C'est forcer les Dieux.





LA SALADE
A AMADIS JAMIN

LAVE ta main blanche, gaillard et nette,
Suy mes talons, apporte une serviette,
Allon cueillir la salade, et faison
Part à noz ans des fruits de la saison.

D'un vague pied, d'une veue escartée
Deçà delà jettée et rejettée
Or' sur la rive, ores sur un fossé,
Or' sur un champ en paresse laissé

Du laboureur, qui de luy-mesme apporte
Sans cultiver herbes de toute sorte,
Je m'en iray solitaire à l'escart.

Tu t'en iras, Jamyn, d'une autre part
Chercher, songneux, la Boursette toffue,
La Pasquerette à la fueille menue,
La Pimprenelle, heureuse pour le sang
Et pour la ratte, et pour le mal de flanc :
Je cueilleray, compagne de la mousse,
La Responsette à la racine douce,
Et le bouton des nouveaux Groiseliers
Qui le Printemps annoncent les premiers.

Puis en lisant l'ingenieux Ovide
En ces beaux vers où d'Amour il est guide,
Regagnerons le logis pas-à-pas.

Là recoursant jusqu'au coude noz bras,
Nous laverons noz herbes à main pleine
Au cours sacré de ma belle fonteine :
La blanchirons de Sel en mainte part,
L'arrouserons de Vinaigre Rosart,
L'engresserons de l'huile de Provence :

L'huile qui vient aux Oliviers de France
Rompt l'estomac, et ne vaut du tout rien.

Voylà, Jamyn, voylà mon souv'rain bien,
En attendant que de mes veines parte
Ceste execrable horrible fiévre quarte
Qui me consomme et le corps et le cœur,
Et me fait vivre en extreme langueur.





ÉPITAPHE
DE FRANÇOIS RABELAIS

Si d'un mort qui pourri repose
Nature engendre quelque chose,
Et si la generation
Se fait de la corruption,
Une vigne prendra naissance
De l'estomac et de la pance
Du bon Rabelais, qui boivoit
Tousjours, ce pendant qu'il vivoit.

La fosse de sa grande gueule
Eust plus beu de vin toute seule
(L'epuisant du nez en deux cous)
Qu'un porc ne hume de lait dous,
Qu'Iris de fleuves, ne qu'encore
De vagues le rivage More.

Jamais le Soleil ne l'a veu,
Tant fût il matin, qu'il n'eust beu,
Et jamais au soir, la Nuit noire,
Tant fût tard, ne l'a veu sans boire,
Car alteré, sans nul sejour
Le gallant boivoit nuit et jour.

Mais quand l'ardante Canicule
Ramenoit la saison qui brule,
Demi-nus se troussoit les bras,
Et se couchoit tout plat à bas
Sur la jonchée, entre les tasses,
Et parmi des escuelles grasses
Sans nulle honte se touillant,
Alloit dans le vin barbouillant
Comme une grenouille en la fange.

Puis, yvre, chantoit la louange
De son ami le bon Bacus,
Comme, sous lui furent vaincus
Les Thebains, et comme sa mere
Trop chaudement receut son pere,
Qui, en lieu de faire cela,
Las! toute vive la brula.

Il chantoit la grande massue,
Et la Jument de Gargantue,
Le grand Panurge, et le pays
Des Papimanes ebais,
Leurs loix, leurs façons et demeures,
Et frere Jean des Antoumeures
Et d'Episteme les combas :
Mais la Mort, qui ne boivoit pas
Tira le beuveur de ce monde,
Et ores le fait boire en l'onde
Qui fuit trouble dans le giron
Du large fleuve d'Acheron.

Or, toi quiconques sois qui passes,
Sur sa fosse répen des tasses,
Répen du bril, et des flacons,
Des cervelas, et des jambons,
Car si encor, dessous la lame,
Quelque sentiment a son ame,
Il les aime mieux que des Lis,
Tant soient ils fraichement cueillis.







ÉLÉGIE

Pour vous aymer, Maitresse, je me tue.
J'ay jour et nuit la Fiévre continue,
Qui me consomme et haste mon trespas,
Mourant pour vous, et ne vous en chaut pas.
Vous n'avez soing ny esgard qu'à vous mesme,
Pour trop aimer vous n'estes jamais blesme :
Fiévre ne mal pour aymer ne vous poingt,
Et pour aymer vous ne soupirez point.
Franche d'esprit en vain estes priée,

Car loing des retz de l'Amour desliée,
Libre, fuyez comme il vous plaist, ainsi
Moquant vostre age, Amour et mon soucy.
Beauté trop belle, assize en fier courage,
Quelque Lionne en quelque bois sauvage
Vous alaita, un Rocher vous conceut,
Et pour marraine un Tygre vous receut.
Encor on dit qu'un Lion magnanime
Contre un veincu sa cholere n'anime,
Et de cruel, soudain se fait plus doux,
Quand l'homme tombe et pleure à ses genoux.
Mais vous, cruelle, entre les obstinées,
Bien que le cours de trois longues années
M'ait abatu tout peureux et transy
A voz genoux pour vous crier mercy,
Bien que pour vous cent mille fois je meure,
Bien que pensif et triste je demeure,
Fuyant le Peuple, et ne voulant rien voir,
Si ce n'est vous que je ne puis avoir.
(Car sans vous voir toute chose me fasche)
Et toutefois d'une paresse lasche,
Ou bien d'un cœur presomptueux de soy,
En mon tourment n'avez pitié de moy,
Ains par orgueil redoublant voz alarmes,
Depuis trois ans vous paissez de mes larmes,

Humez mon sang, et dechirez mon cœur
Par ne sçay quelle amiable douceur,
Qui d'autant plus me trahist qu'elle est douce :
Mais la plus fiere et amere secousse,
Que pour ma mort vous mettez en avant,
C'est ne vouloir de serviteur servant.
Quoy! pensez-vous que l'Amour soit la bouche?
Autant vaudroit embrasser une souche
Sans mouvement, que vos lèvres baiser.
Sur vos tetins enflez se reposer,
Sucer vos yeux, presser vostre main blanche,
Tater la cuisse, et le ventre et la hanche!
Ce n'est que vent, et tel plaisir ne vaut
Quand l'autre poinct et le meilleur defaut.
C'est se rejoindre en un, et se remettre,
Et à l'amy toute chose permettre,
Se rassembler ainsi qu'aux premiers temps,
Quand les Amans doubles estoient contens.
Ains que le Ciel, fait jaloux (ce me semble)
De noz plaisirs, nous separast d'ensemble,
Simples estions : et chacun maintenant
De sa moitié manque se souvenant,
Cherche son tout d'une amour mutuelle,
Non par la bouche, et non par la mammelle,
Non par les yeux : ce ne sont instrumentz

Propres assez pour noz r'assemblementz.
Mais pour se joindre, il faut à l'aventure
Remettre en un les outilz de Nature.

Et quoy ! cruelle, et quoy ! voudriez-vous bien,
Vous qui du Ciel receustes tant de bien,
A qui la Grace et l'heureuse influence
Des Astres bons ont orné la naissance,
Voudriez-vous bien d'un cœur malicieux
Trahir Nature et mespriser les Cieux ?
Et resister à leur loy venerable ?

Les fiers Géantz, d'un orgueil miserable,
Contre le Ciel esleverent ainsy
Le vain orgueil de leur brave sourcy :
Car à la fin acablez de la foudre
Noirs et puantz broncherent sur la poudre,
Pour chatiment de leur cœur indomté,
D'avoir forcé Dieu et sa volonté.

Voudriez-vous, Dame en beauté tresparfaite,
Pleine, en bon poinct, de Jeunesse refaite,
Gaillarde, honneste et d'un abord si doux,
Trahir les dons que vous portez en vous ?

Je croy que non, mais l'Honneur vous abuze,
Honneur frivole et de trop vaine excuse,
Qui n'est qu'Astuce, et qui se fait par art,
Honneur icy, et vice en autre part :

Voilà comment tel honneur se demeine,
Comme il nous plaist par fantaisie humaine.
Eh bien! Madame, encores que la Foy
De ce pais donnast une autre Loy,
(Severe Loy qui noz cœurs emprisonne),
Avez-vous pas la nature assez bonne,
Assez de cœur et assez de moyen,
Assez d'esprit pour rompre ce lien ?
Certes oui. Toute femme amoureuse
Est de nature assez ingenieuse.
Ne mettez doncq le temps à nonchaloir,
Tant seulement ne faut que le vouloir :
» *La volonté invente toute chose,*
» *Et tout cela que nostre esprit propose,*
» *Est achevé ou par temps ou soudain :*
» *Car du vouloir chambriere est la main.*
Je sçay combien la femme nous decoupe,
Alors qu'assize au milieu d'une troupe,
Se va plaignant des amoureux, qui n'ont
Ny foy au cœur, ny honte sur le front,
Et s'aigrissant d'une parolle noire,
Dit contre nous meinte Tragique histoire :
Et vous, oyant les hommes diffamer,
Faites alors un serment de n'aymer.
Je sçay, Madame, et honteux je confesse,

Que meint Amant a laissé sa Maitresse,
Mais du peché la faute en est à vous,
Qui nous trompez et changez à tous coups,
Nous harassez et irritez de sorte
Que la ferveur de l'amour devient morte :
Et lors l'Amant qui reprend sa raison,
Par le desdain s'eschappe de prison.

Femmes de Court et les femmes de villes,
Sont à tromper dispostement habilles :
Car elles sont sçavantes, et ont leu
Ce qui atize ou amortist le feu,
Sçavent que c'est Martel et Jalousie,
Feindre et tromper, changer de fantaisie :
Où la Rustique et pauvrette d'esprit
Suit la Nature, et rude d'artifice,
Prend son plaisir sans fraude ne malice.

Vous qui avez l'esprit gaillard et bon,
Née et nourrie en Ville de renom,
Qui n'ignorez les presens de Minerve,
Ne voulez point de serviteur qui serve
Aux doux plaisirs des amoureux combatz.

Vous le voulez et ne le voulez pas,
Vous le voulez et si ne l'osez dire.
Ne le disant, un amoureux martyre
Ard vostre cœur en feu continuel,

Pour resister au plaisir mutuel.
Si toute Dame en ce point vouloit faire,
Le Monde fust un desert solitaire,
Villes et Bourgs, Bourgades et Citez,
Maisons, Chateaux, seroient deshabitez.
Par ce plaisir bien souvent on engendre
Un grand Achille, un monarque Alexandre :
Princes et Roys se font par tel moyen.
Quoy ? voudriez-vous empescher un tel bien ?
Pource jadis la ville Helespontique
Fit un grand temple au vieil Priape antique,
Comme au grand Roy de generation,
Pere germeux de toute nation.
Doncques, ma chere et plus que chere vie,
Si vous avez dedans le cœur envie
Que je vous serve, il faut sans long sejour
Estroittement pratiquer nostre amour,
En ce pendant que les vertes années
Pour cet effect du Ciel nous sont données,
Sans pour neant nostre age consommer.
Un temps viendra, qui nous gard'ra d'aymer,
Par maladie ou par mort ou vieillesse :
Lors regrettant en vain nostre jeunesse,
Et regardant noz membres tous perclus,
Nous le voudrons, et ne le pourrons plus.



ODE
A LA FOREST DE GASTINE

Couché sous tes ombrages vers
Gastine, je te chante
Autant que les Grecs par leurs vers
La forest d'Erymanthe.

Car malin, celer je ne puis
A la race future
De combien obligé je suis
A ta belle verdure :

Toy, qui sous l'abry de tes bois
Ravy d'esprit m'amuses,
Toy, qui fais qu'à toutes les fois
Me respondent les Muses :

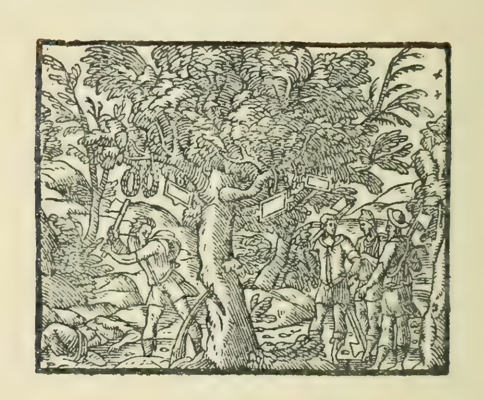
Toy, par qui de ce meschant soin
Tout franc je me delivre,
Lors qu'en toy je me perds bien loin,
Parlant avec un livre.

Tes bocages soient tousjours pleins
D'amoureuses brigades,
De Satyres et de Sylvains,
La crainte des Naiades.

En toy habite desormais
Des Muses le college,
Et ton bois ne sente jamais
La flame sacrilege.







CONTRE LES BUCHERONS DE LA FOREST DE GASTINE

QUICONQUE *aura premier la main embesongnée*
A te couper, forest, d'une dure congnée,
Qu'il puisse s'enferrer de son propre baston,
Et sente en l'estomac la faim d'Erisichton,
Qui coupa de Cerés le Chesne venerable,
Et qui gourmand de tout, de tout insatiable,
Les bœufs et les moutons de sa mere esgorgea,
Puis pressé de la faim, soy-mesme se mangea :

Ainsi puisse engloutir ses rentes et sa terre,
Et se devore apres par les dents de la guerre.

Qu'il puisse pour vanger le sang de nos forests
Tousjours nouveaux emprunts sur nouveaux interests
Devoir à l'usurier, et qu'en fin il consomme
Tout son bien à payer la principale somme.

Que tousjours sans repos ne face en son cerveau
Que tramer pour-neant quelque dessein nouveau
Porté d'impatience et de fureur diverse,
Et de mauvais conseil qui les hommes renverse.

Escoute, Bucheron (arreste un peu le bras)
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas,
Ne vois-tu pas le sang lequel degoute à force
Des Nymphes qui vivoyent dessous la dure escorce
Sacrilege meurdrier, si on pend un voleur
Pour piller un butin de bien peu de valeur,
Combien de feux, de fers, de morts, et de destresses
Merites-tu, meschant, pour tuer des Déesses ?

Forest, haute maison des oiseaux bocagers,
Plus le Cerf solitaire et les Chevreuls legers
Ne paistront sous ton ombre, et ta verte criniere
Plus du Soleil d'Esté ne rompra la lumiere.





Plus l'amoureux Pasteur sur un tronq adossé
Enflant son flageolet à quatre trous persé,
Son mastin à ses pieds, à son flanc la houlette,
Ne dira plus l'ardeur de sa belle Janette :
Tout deviendra muet, Echo sera sans voix :
Tu deviendras campagne, et en lieu de tes bois,
Dont l'ombrage incertain lentement se remue,
Tu sentiras le soc, le coutre et la charrue :
Tu perdras ton silence, et haletans d'effroy
Ny Satyres ny Pans ne viendront plus chez toy.

Adieu vieille forest, le jouët de Zephyre
Où premier j'accorday les langues de ma lyre,
Où premier j'entendi les fleches resonner
D'Apollon, qui me vint tout le cœur estonner :
Où premier admirant la belle Calliope,
Je devins amoureux de sa neuvaine trope,
Quand sa main sur le front cent roses me jetta,
Et de son propre laict Euterpe m'allaita.

Adieu vieille forest, adieu testes sacrées,
De tableaux et de fleurs autrefois honorées,
Maintenant le desdain des passans alterez,
Qui bruslez en Esté des rayons etherez,
Sans plus trouver le frais de tes douces verdures
Accusent vos meurtriers, et leur disent injures.

Adieu Chesnes, couronne aux vaillans citoyens,
Arbres de Jupiter, germes Dodonéens,
Qui premiers aux humains donnastes à repaistre,
Peuples vrayment ingrats, qui n'ont sceu recognoistre
Les biens receus de vous, peuples vraiment grossiers
De massacrer ainsi nos peres nourriciers.

Que l'homme est malheureux qui au monde se fie
O Dieux, que veritable est la Philosophie.

Qui dit que toute chose à la fin perira,
Et qu'en changeant de forme une autre vestira :
De Tempé la vallée un jour sera montagne,
Et la cyme d'Athos une large campagne,
Neptune quelquefois de blé sera couvert,
La matiere demeure, et la forme se perd.





ODE

Ma douce jouvance est passée,
Ma premiere force est cassée,
J'ay la dent noire, et le chef blanc,
Mes nerfs sont dissous, et mes veines,
Tant j'ay le corps froid, ne sont pleines
Que d'une eau rousse en lieu de sang.

Adieu ma lyre, adieu fillettes
Jadis mes douces amourettes,
Adieu, je sens venir ma fin :
Nul passetemps de ma jeunesse
Ne m'accompagne en la vieillesse,
Que le feu, le lict, et le vin.

J'ay la teste toute eslourdie
De trop d'ans, et de maladie,
De tous costez le soin me mord :
Et soit que j'aille ou que je tarde,
Tousjours apres moy je regarde
Si je verray venir la Mort :

Qui doit, ce me semble, à toute heure
Me mener là bas, où demeure
Je ne sçay quel Pluton, qui tient
Ouvert à tous venans un antre,
Où bien facilement on entre,
Mais d'où jamais on ne revient.





A SA MUSE

Plus dur que fer j'ay finy mon ouvrage,
Que l'an dispos à demener les pas,
Que l'eau rongearde, ou des freres la rage
Qui rompent tout, ne ru'ront point à bas.
Le mesme jour que le dernier trespas
M'assoupira d'un somme dur, à l'heure
Sous le tombeau tout Ronsard n'ira pas,
Restant de luy la part qui est meilleure.

Tousjours tousjours, sans que jamais je meure
Je voleray tout vif par l'Univers,
Eternisant les champs où je demeure
De mes Lauriers honorez et couvers :
Pour avoir joint les deux Harpeurs divers
Au doux babil de ma lire d'yvoire,
Qui se sont faits Vandomois par mes vers.

Sus donque Muse, emporte au ciel la gloire
Que j'ay gaignée, annonçant la victoire
Dont à bon droit je me voy jouyssant :
Et de Ronsard consacre la memoire,
Ornant son front d'un Laurier verdissant.

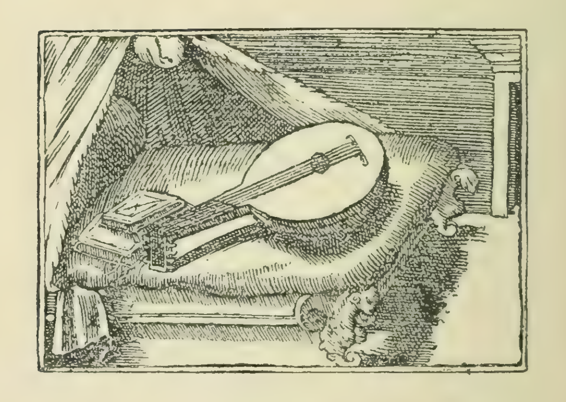




TABLE ALPHABÉTIQUE

DES PREMIERS VERS

L' indique que la pièce n'est pas un sonnet.*



TITRES DES OUVRAGES

D'OU SONT TIRÉES LES GRAVURES DE CE LIVRE

40. Paradin. *Quadrins historiques de la Bible.* Lyon, Jean de Tournes, 1553, 8°.

43. Marque d'Antoine Constantin, libraire à Lyon. 1540-1545.

56. Les Angoysses douloureuses qui procedent Damours : composées par Dame Helisenne de Crenne [Paris]. S. d. 8°.

61. San Pedro (Diego de). *L'amant maltraicté de sa mye.* Paris [Denis Janot pour]. V. Sertenas, 1539, 8°.

65. *Les dix premiers livres de l'Iliade d'Homere.* Paris, Sertenas, 1545, fol.

80 et 86. *Emblemata Andreae Alciati.* Lugduni, ap. G. Rovillium, 1548, 8°.

82. V. p. 14.

98. *L'onzieme livre d'Amadis de Gaule.* Paris, Groulleau, s. d., fol.

104. V. p. 56.

120. V. p. 24.

125. V. p. 80.

129. V. p. 98.

132. V. p. 34.

138. V. p. 80.

146 et 156. Pétrarque. *Les Triumphes.* Paris, Denis Janot, 1538, 8°.

163. V. p. 56.

169. *La metamorphose d'Ovide figuree.* Lyon, Jean de Tournes, 1564, 8°.

172. Damhoudere (J. de). *La pratique et enchiridion des causes criminelles.* Louvain, Et. Wauters, 1556, 8°.

178. V. p. 168.

180. V. p. 56.

188 et 199. V. p. 56.

202-203. *Meliadus de Leonnoys.* Paris, Denis Janot, 1532, fol.

206. V. p. 56.
210. Titre des *Phénomènes* d'Aratus.
218. Portrait de Joachim du Bellay. Grav. du XVIe siècle.
224. Exhortation a la Republicque, pour l'entretenement des Ordonances & Edictz faictz par le Roy sur la Police & Vente des Bledz & Vins... Lyon, S. Sabon, s. d., 8°.
234. V. p. 24.
244. Marque de Jean Maréchal, libraire à Lyon, 1587.
246. *Heures à l'usage de Mascon*. Lyon, Th. Payen, 1554, in-16.
250. V. p. 37.
252. V. p. 172.
256. V. p. 80.
262. V. p. 24.
271. V. p. 146.
274. Portrait de Rabelais, tiré de la *Chronologie collée*, dans un encadrement du *Missale secundum usum... ecclesie Aquensis*. Lyon, Osmont, 1527, fol.
277. V. p. 56.
286. V. p. 168.
294. V. p. 80.




NEMO
NISI
SVRDVS



AU LECTEUR

Poète lyrique, Ronsard le fut dès qu'il sut écrire ; amoureux, il le demeura jusqu'à son dernier jour :

Soit qu'un sage amoureux, ou soit qu'un sot me lise,
Il ne doit s'esbahir, voyant mon chef grison,
Si je chante d'amour : volontiers le tison
Cache un germe de feu sous une cendre grise.

Qu'une curiosité vaine ne nous pousse point à chercher comment dans la vie réelle, s'appelèrent Cassandre, Marie, Jane, Barbe, Sinope, Anne ou Genèvre : il nous suffit de nous rappeler qu'elles furent femmes, qu'il fut poète, et qu'il écrivait en 1578, à cinquante-quatre ans :

Quand je suis amoureux, j'ay l'esprit et la vois,
L'invention meilleure, et la Muse plus forte :
Il me faut donc aimer pour avoir bon esprit.

Son génie s'offre à nous sous de si multiples aspects que seule une édition complète de ses Œuvres, telle que celle qui paraîtra au quatrième centenaire de sa naissance, permet de les tous envisager.

Nous avons délibérément choisi l'un des côtés par lequel Ronsard est de tous les siècles et non pas seulement un homme du seizième, et nous avons tâché de réunir en ces pages les pièces, — intégralement reproduites, — répondant le mieux au titre choisi. Les admirateurs de Ronsard y retrouveront les vers qui chantent dans leur mémoire, et peut-être aussi quelques morceaux moins connus et qui ne sont pas moins dignes d'être retenus : les uns et les

autres se présentent sans suppressions intempestives, sans coupures d'aucune sorte.

Et si le choix que nous avons fait avait besoin d'une justification, nous la trouverions dans ces vers qu'écrivait Ronsard en 1560, les huit premiers dans le Voyage de Tours, les six derniers dans l'Élégie à son Livre.

Je veus jusques au coude avoir l'herbe, et si veus
De roses et de lis coronner mes cheveus.
Je veus qu'on me defonce une pipe angevine,
Et en me souvenant de ma toute divine,
De toy mon dous souci, espuiser jusqu'au fond
Mille fois ce jourd'huy mon gobelet profond,
Et ne partir d'icy jusqu'à tant qu'à la lye
De ce bon vin d'Anjou la liqueur soit faillie.

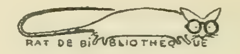
. . . .

Non non, je ne veus pas que pour ce livre icy
J'entre dans une escolle ou qu'un Regent aussi
Me lise pour parade : il suffist si m'amie
Le touche de la main dont elle tient ma vie :
Car je suis satisfait, si elle prend à gré
Ce labeur que je voue à ses pieds consacré.





La présente édition, la sixième de la série

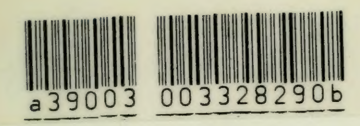


comprenant trois cent vingt exemplaires de
luxe, dont 20 japon impérial numérotés
de 1 à 20 et 300 vélin d'Arches numé-
rotés de 21 à 320 a été im-
primée par Protat frères
à Mâcon.



MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

PRIX : 20 FR.


a39003 003328290b